

JOURNAL HÉLVÉTIQUE

O U,

R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique & Oeco-
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-
gitives de Littérature choisie , en prose &
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,
les Découvertes & l'Encouragement des
Sciences & des Arts , des Manufactures
& des Métiers &c.*

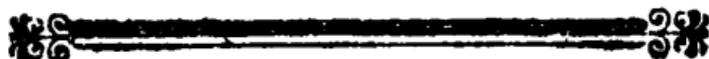
DEDIÉ AU ROI,

M A R S 1 7 6 9.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.



MDCCLXIX.





JOURNAL

HELVETIQUE.



M A R S 1769.

LETTRE

A l'Auteur de la merveilleuse découverte du véritable Auteur du Pentateuque.

QUELLES obligations ne vous ai-je pas, Monsieur, & tout le public avec moi! Malheureusement séduits par toute l'antiquité Juive & Chrétienne, nous avons toujours crû bonnement & en imbéciles, que le *Pentateuque* étoit vraiment l'ouvrage d'un homme nommé *Moïse*, réputé généralement le Législateur du Peuple d'Israël; & vous venez de nous désabuser

d'une si funeste erreur, en nous aprenant que son véritable Auteur est de près de mille ans postérieur, & que c'est l'ouvrage du Scribe *Esdra*. Il ne falloit assurément pas moins qu'un home d'une autorité telle que la votre, pour nous guérir ainsi tout d'un coup d'un préjugé si general & si invétére, & cela sans preuves, & par la simple autorité de votre assertion. Aussi n'étoit-il pas digne d'un Bel esprit tel que vous, de s'abaisser à des discussions d'antiquité & de critique; vous laissez volontiers tout cela à de pédants & poudreux Erudits. Me permettez vous pourtant, Monsieur, de vous demander, si nous ne devons pas maintenant envisager *Esdra* comme un home incomparable, & l'un des plus Grands homes en son genre qui aient jamais paru? Grand, entant qu'Ecrivain laborieux & infatigable, mais sur tout des plus désintéressés: Grand en richesse & en fécondité du génie & d'imagination: Grand enfin par son caractère imposant & d'un ascendant sans exemple sur toute une nation. Sur ces trois points souffrez, Monsieur, que je me développe un peu, & n'en concevez aucune jalousie. Un ancien, & sur tout un Juif, doit être réputé sans conséquence contre un moderne, & toute sa gloire ne sauroit

porter la moindre atteinte à la célébrité d'un Nom tel que le votre.

I. Je dis d'abord, qu'*Esdras* doit être mis au rang des plus Grands homes, en tant qu'Ecrivain infatigable & des plus laborieux, mais sur tout des plus désintéressés. Déjà le Pentateuque, que vous lui attribuez, n'est pas un petit ouvrage; sur tout quand on considère qu'*Esdras* étoit Chef d'un peuple nombreux, d'un peuple atterré, abimé, par une longue & dure captivité, & le Restaurateur d'une très grande Ville réduite en cendres, & d'une République désolée & totalement détruite. Au milieu de tous ces soins, qui rouloient entièrement sur lui, à peine peut on comprendre qu'il lui restât le moindre loisir pour d'autres occupations. Observons cependant en passant, que, malgré la longueur du Pentateuque, il s'est encore donné la peine, & cela ce semble assez gratuitement, d'en transcrire à double une assez bone partie, puis qu'il répète dans le Deuteronomie plusieurs des loix contenues dans les livres précédens.

Mais ici il y a bien plus que le Pentateuque, & sans doute que, par ménagement pour nos superstitieux préjugés, vous avez cru ne devoir nous dire d'abord qu'une

partie de votre admirable découverte. Car, pénétrant & sagace come vous êtes, vous avez dû voir que la plupart des livres de l'Ancien Testament, y compris même le pauvre petit livre de *Ruth*, suposent les loix de Moïse & son Pentateuque, & que dès là ils doivent nécessairement être aussi l'ouvrage d'Esdras, qui aura imaginé toute cette grande diversité d'Ouvrages & d'Auteurs, pour d'autant mieux colorer & établir son Pentateuque. Ah, Monsieur, pour un Home d'Etat, pour un nouveau Fondateur de République, tel qu'Esdras, quel travail, quel travail d'esprit, de l'avoir seulement conçu & imaginé; & que sera ce de l'avoir si pleinement exécuté!

Ce n'est pas tout encore: Savantissime come vous l'êtes, vous n'ignorez pas qu'il existe un *Pentateuque Samaritain*, dont Esdras devra nécessairement encore être l'auteur, & qu'il aura traduit d'après le sien, pour d'autant mieux convaincre la nation que son Pentateuque hébreu n'étoit lui même, à le bien prendre, qu'une traduction d'un ancien original, qui préexistoit avant la ruine de Jérusalem, & qui avoit été déterré sous quelque voute des murailles de cette Ville, où il s'étoit miraculeusement conservé, & qu'ainsi c'étoit véritablement l'ouvrage du grand *Moïse*. Car d'at-

tribuer ce Pentateuque Samaritain à quelque Ecrivain postérieur à Esdras, on ne le sauroit avec la moindre vraisemblance: Premièrement, parce que le Pentateuque hébreu d'Esdras étant une fois reçu & établi, une telle fraude pie auroit été très superflue. & que personne n'auroit dû en concevoir la pensée: En second lieu, parce que c'eut été un travail vraiment ridicule, de se donner la peine de traduire dans une langue qui n'existoit plus, dans une langue & avec une écriture & des caractères qui n'étoient plus à l'usage d'aucun peuple, un ouvrage aussi volumineux que le Pentateuque. Car c'eut été précisément, come si queloun s'avisoit aujourd'hui de vouloir traduire notre Nouveau Testament, ou quelque autre gros ouvrage, en langue celtique. Ah, Monsieur, encore un coup, quel Home qu'Esdras! Quel travailleur infatigable! Dans ces tems anciens, & en de pareilles circonstances, s'en trouvera-t il un pareil?

Mais ne l'admirerons nous pas encore, come je l'ai dit ci dessus, entant qu'Ecrivain des plus désintéressés. Qui mieux que vous, Monsieur, conoit les deux grands mobiles de la plume de la plupart des Auteurs, la Gloire, & l'Argent? Quant à

ce dernier, nous ne savons pas trop bien si dans ces anciens tems les Ecrivains l'avoient pour motif, & si ce trafic étoit déjà connu; mais au moins pouvons nous supposer qu'alors le même ouvrage ne se vendoit pas à plus d'un acheteur à la fois, à l'insçu & à la ruine du premier, come vous savez que cela s'est fait de nos jours. Et quant au motif de la Gloire, s'il a été connu de tout tems, au moins n'en fauroit on soupçonner *Esdras*, puis qu'il ne s'attribue aucun de tous les nombreux Ouvrages en question, le Pentateuque hébreu, le Samaritain, & tous ces autres livres de l'Ancien Testament, dont il a la générosité de faire honneur à tous d'Auteurs morts dès longtems, & qu'il ne se donne que come leur éditeur.

II. J'ai dit en second lieu, qu'*Esdras* devoit être rangé parmi les Grands hommes, entant qu'Ecrivain d'une richesse & d'une fécondité de génie & d'imagination, qui n'a point d'exemple dans ces siècles de la simplicité. En éfet à ne considérer d'abord que le Pentateuque, & dans sa partie historique seulement, quelle fécondité de faits, d'événemens en tout genre, de personnages & de caractères si divers & si bien soutenus; mais sur tout quelle étonnante fécondité de petites circonstances

dans la narration, circonstances qui y sont inferées par tout d'une manière si simple, si naïve, si naturelle, qu'il semble qu'il n'y a que la vérité, la réalité de l'histoire qui ait pû les présenter, & qu'on ne peut concevoir comment l'imagination a pû les inventer. C'est dequoi il n'y a guères de chapitre qui ne fournisse nombre d'exemples.

Si de la partie historique du Pentateuque nous passons à l'examen des loix cérémonielles, quelle abondance, quel immense détail! A les envisager come on l'a fait jusqu'ici, je veux dire, come dictées par de célestes Intelligences, selon que le dit *St. Paul*, que la Loi a été donnée par le ministère des Anges, on en est déjà étoné, interdit, confondu. Et que doit ce être, quand on se dit avec vous, Monsieur, que tout cela n'est que de l'invention d'Esdras, & un ouvrage de pure imagination!

Si du Pentateuque nous en venons encore à tous ces autres livres de l'Ancien Testament, dont nous avons dit qu'Esdras devoit nécessairement être l'Auteur, combien nôtre admiration n'augmentera-t-elle pas! D'abord, à ne les considerer que d'une vue generale, quelle variété d'ouvrages! Historiques, moraux, de dévo-

tion, Psaumes, Proféties &c. Mais si de là on les examine de plus près, quelle variété de stile entre plusieurs de ces livres, & par conséquent quelle souplesse d'esprit, quelle fécondité de génie n'attribuerons nous pas à Esdras ! Quelle ressemblance, par exemple, entre le stile de la *Genèse*, & celui du livre des *Juges* ? Et entre celui-ci & celui qui est titré d'*Esdras* : Entre celui de Psaumes attribués à des Auteurs divers ? Entre le stile & le tour d'esprit d'Esaié, & celui d'Amos : Entre celui de Jérémie & celui d'Ezéchiél ; & entre tous ceux-ci & celui de Daniel ? Et pour revenir encore aux livres historiques en particulier, n'y trouvons nous pas en tous, come dans l'historique du Pentateuque, cette même variété de faits, d'événemens, de personnages & de caractères si divers & si bien soutenus, & sur tout, on ne peut trop le répéter, sur tout cette inconcevable fécondité de petites circonstances, insérées dans la narration, d'une manière si simple, si naive, si naturelle, qu'on jureroit qu'il n'y a que la vérité de l'histoire qui ait pû les présenter, & qu'on a peine à concevoir leur invention ? A le bien prendre tout ceci n'est encore que des generalités ; & que seroit-ce si l'on entroit dans un ample détail ? Mais, Mon-

fieur, ce détail ne vous est que trop connu, & vous êtes d'ailleurs trop ami d'Esdras pour ne pas m'en dispenser, & pour ne pas vous écrier encore ici avec moi, Quel génie, quel vaste génie que cet Esdras ! Quelle richesse, quelle fécondité d'imagination ! Qui connoissons nous, dans ces anciens tems sur tout, qui puisse lui être comparé ?

III. J'ai dit enfin qu'*Esdras* devoit être considéré comme un des plus Grands hommes, par son caractère imposant, son ascendant & son autorité sans exemple sur toute une nation. Pour le bien sentir, figurons nous que dans toute la Chrétienté l'on n'eut jamais entendu parler d'aucun Evangile, d'aucune Histoire de la vie de Jésus-Christ rédigée par écrit, & que le Christianisme ne s'y fut maintenu que sur une tradition vague & très imparfaite ; que dans cet état toute la Chrétienté fut encore sous le joug de l'Evêque de Rome, & par conséquent imbue de son infailibilité, & qu'en vertu de ce préjugé il s'avisât de publier tout d'un coup, comme nouvellement tirés de l'obscurité de quelques vieilles Bibliothèques, des Evangiles, avec d'autres livres joints ; que ces Evangiles & ces livres continssent nombre de faits dont jamais on

n'auroit entendu parler, & même quelques traits peu honorables à la mémoire de Jésus lui-même & des principaux fondateurs du Christianisme, de même qu'à celle de nos pères & de nos ayeux, qui partout y seroient dépeints comme une race méchante, dépravée & continuellement rebelle à Dieu; que sur-tout quelqu'un de ces livres contient l'obligation la plus sévèrement imposée de mille observances nouvelles, d'une pratique très gênante, dispendieuse, pénible & très désagréable; conçoit-on que le Pape avant que de publier ces livres sous les noms de Jésus lui-même & de ses Apôtres, eut eu l'imprudence d'y insérer tous ces traits & ces loix révoltantes dont je viens de parler; & qu'en les donnant avec tout cet accompagnement, sans autre preuve de leur authenticité que sa simple parole, conçoit-on, dis je, que ces Evangiles & ces autres livres fussent tout aussi tôt reçus & adoptés comme de vrais originaux?

Voilà cependant, Monsieur, ce que doit avoir fait *Esdra*, & en quoi il n'a rencontré aucune opposition. Il a présenté à toute la nation un Pentateuque de sa façon, dont on n'avoit jamais oui parler, il l'a attribué à *Moïse*, mort depuis près de mille ans; il y a joint nombre d'autres

livres également inconnus, & leur a assigné d'anciens Auteurs, de noms peut être non moins inconnus. Et quoique ce Pentateuque & ces autres livres continssent nombre de traits peu honorables aux fils de *Jacob*, dont les Juifs descendoient, à *Moïse* lui même, à *Aaron* & à *Marie* son frère & sa sœur, à *David*, à *Salomon*, & à tant d'autres personnages qui devoient leur être en grande vénération; quoi que de plus les ancêtres de sa nation y fussent sans cesse dépeints sous les couleurs les plus funestes, comme une race brute, rebelle à Dieu, ingrate, incorrigible, détestable; mais sur-tout quoique l'un de ces livres, tel que le Lévitique, contient une infinité de loix d'une pratique si pénible & si gênante, que *St. Paul* lui même la traite de *joug insupportable*; malgré tout cela, dis je, *Esdras* non seulement n'a pas jugé devoir prudemment en supprimer tout ce qui devoit naturellement révolter les Juifs; mais sans le secours d'aucun miracle, pour lui donner un crédit irrésistible comme à *Moïse*, & dans la seule confiance en l'autorité de sa personne, il publie son Pentateuque & tous ces autres livres, & ils sont reçus & adoptés comme authentiques par toute sa nation, sans la moindre défiance; & loin que le tems en ait

afoibli l'autorité, elle n'a fait que se fortifier dans la suite. Voi.à fans contredit le trait d'un ascendant & d'une autorité dont je ne pense pas que l'on ait jamais vû d'exemple.

Recevez tout ceci, Monsieur, comme une esquisse très informe & très imparfaite d'un panégyrique du Scribe Esdras, auquel j'espère que vôtre rare & éloquente plume voudra bien consacrer quelques momens. Qui mieux que vous, Monsieur, peut l'exécuter aussi pompeusement qu'il le mérite, & pourriez-vous bonnement vous y refuser, voyant que c'est vous-même qui m'en avez fait naître l'idée.

N'en déplaise au bon *Horace*, avec son *Nil admirari*, je finis en vous assurant que je suis avec toute l'admiration due à vos si savantes & si utiles découvertes,

MONSIEUR!

Vôtre . . .



OBSERVATION

Physico-Médicale, sur l'Epidémie Dyscenterique de l'année 1768.

SI nous consultons les Annales de l'Histoire Naturelle & Météorologique, tant anciennes que modernes, que nous ont transmises nos plus habiles Observateurs en Physique, comme en Géométrie & en Astronomie; nous y trouverons peut-être moins d'années plus fertiles en Phénomènes rares & singuliers, & plus désastreuses pour tous les Corps obligés d'absorber l'Air, & de le respirer, que celle que nous venons de finir.

Quelle en remarquerez vous, je vous prie, où les vents de terre & de mer, aient été plus violents & plus longtems en courroux? Plus surchargé & prodigieusement baloté notre Atmosphère? Où le Baromètre ait plus varié en hauteur, & en baisses, au delà de ses limites ordinaires.

La rigoureuse saison du printemps, où une bize froide & nébuleuse a constam-

ment âgé sur nos contrées, beaucoup nuit à la végétation de nos aliments terrestres, & excité sur l'œconomie animale plusieurs espèces de maladies irritantes, comme toux sèche, douleurs de rhumatisme, fièvres aiguës, fièvres putrides, malignes, hœmophthysies, & inflammations de poitrine &c. &c. Affections dangereuses sans doute, qui n'étoient cependant que l'avant-coureur de la véritable épidémie disenterique.

L'été qui suivit promptement cette saison, & d'autant plutôt, que par un subit changement du vent du Nord, en vent du Sud-Ouest, nous passâmes rapidement du froid à la chaleur, & du sec à l'humidité, il n'a proprement été qu'une intempérie continuelle, de chaleur momentanées, & d'humidités abondantes, produisant successivement des orages impétueux, des foudres, des grêles, des pluies, & des inondations étonnantes; aussi ne devons nous pas être surpris si ces terribles effets, après avoir troublé la végétation, & altéré l'œconomie animale, ont enfin fait éclore la disenterie épidémique.

Voilà comment l'air, cet Agent universel se porte quelquefois à des excès si grands, qu'il devient la source d'une infinité de maladies, qui sont d'autant plus fatales, qu'il est moins possibles de les éviter.

Avant

Avant que d'entrer dans la description de la dysenterie, employons quelques moments à examiner ce que nos grands hommes nous disent sur l'Air, la façon dont il attire les vapeurs & les exhâlaisons de la terre & des mers, les exporte par les vents, & les soutient dans l'Atmosphère; afin que nous puissions nous former une idée générale de l'Air surchargé de météores. L'atmosphère disent-ils, est l'espace d'Air grossier qui environne le globe terrestre, & où se forment les météores.

L'air est un Corps pesant & a ressort, composé de particules longues, flexibles, & pliées en spirales, laissant entre elles un libre passage à la matière subtile dont elle suit tous les mouvemens. Sa pesanteur est à celle de l'eau, comme 1 est à 800. son pouce cube pèse ordinairement un peu plus d'un tiers de grain, pendant que celui de l'eau, pèse cinq gros & douze grains. En suposant comme ils le prétendent qu'une colonne d'air d'un pied en quarré depuis la surface de la terre, jusqu'à l'extrémité de l'Atmosphère pèse 2300 Liv. & qu'un degré d'un grand cercle de la terre qui est de 57060 toises, fait environ 25 lieues, l'on peut par là déterminer le poids de toute l'Atmosphère, puis qu'il soutient or-

dinairement 28 pouces de Mercure dans le Baromètre 14 fois plus pesant que l'eau , ou 32 pieds cubiques d'eau dans les tuyaux à pompes aspirantes.

Outre ces propriétés l'air est capable de condensation & de raréfaction. Quand l'air est comprimé par quelque force étrangère , son volume diminue, ses particules se resserent, & leur ressort est bandé. Ce qui augmente le ressort de l'air, c'est la chaleur qui le rend plus fort & plus élastique , pourvû qu'il n'ait pas la liberté de s'étendre, car alors la chaleur ne produit d'autres effets que de le rarefier, vous voyés par cela, ce que c'est, que condensation ; la rarefaction en est le contraire.

Présentement ? Comment s'y prend-il pour élever les vapeurs & les exhalaïsons ? L'on démontre en géométrie que les Corps semblables sont entre eux comme les cubes de leurs côtés homologues, pendant que leur superficies ne sont que comme les quarrés sur ces mêmes côtés ; d'où il arrive que plus un Corps est petit, plus sa superficie est grande par rapport à sa masse : C'est donc ce qui sert à faire entendre comment les particules d'eau soit les exhalaïsons mues par la chaleur du Soleil ou de quelque fermentation peuvent s'élever par ces mouvements, s'éloigner

du sein de la mer ou du centre de la terre, & demeurer suspendues plus ou moins hautes ou basses dans l'air qui s'oppose à leurs chûtes, par la rencontre de leurs grandes superficies.

L'air venant à se condenser ou à se raréfier par le moyen de deux vents qui se rencontrent, ou qui soufflent vers des côtés opposés & souvent de haut en bas, augmente ou diminue de poids, & par conséquent peut soutenir plus ou moins de vapeurs & d'exhalaisons, ou les laisser tomber en pluies.

S'il arrive donc que l'air soit surchargé d'une abondante quantité de vapeurs & d'exhalaisons, il est impossible qu'il puisse les soutenir longtems sans qu'il se forme des vents violents qui se battent, des nuages qui s'entrechoquent, des nuées qui se ramassent, se déchainent, & tombent les unes sur les autres, produisant des orages impétueux qui se déchargent enfin en foudres, en grêles, en pluies, & en inondations prodigieuses comme il est arrivé pendant le courant de l'année 1768.

Car le vent n'est autre chose qu'un mouvement de l'air transporté d'un lieu dans un autre par son propre poids, & c'est la pesanteur de l'air qui fait que quand il est

rarefié dans un lieu par la chaleur du soleil, l'air voisin s'y porte subitement.

La chaleur du soleil élève aussi souvent des météores qui tiennent de la nature du soufre, ou de l'huile, ou du nitre, suivant la nature des lieux & des terroirs, & la force de la chaleur, ils sont en plus grande quantité, & s'élèvent plus ou moins haut, selon le degré de leur propre pesanteur.

Il y a apparence que c'est des exhalaisons que viennent tous les éclairs, & tous les feux que l'on voit s'allumer subitement dans l'air; le nitre enflame promptement, & forme sur-tout l'éclair, si elles tiennent plus de la nature de l'huile, elles produisent plus souvent des étoiles qui coulent, & des feux folets.

Lorsque les exhalaisons tiennent beaucoup de la nature du nitre, la promptitude avec laquelle elles s'enflament donnant à l'air beaucoup de mouvement, & une grande secousse propre à exciter le son, elles produisent alors le bruit éclatant du tonnerre, lequel est souvent suivi de roulements, qui ne sont autre chose qu'une répétition ou écho.

La foudre a fait soupçonner par bien des raisons & des expériences, que c'étoit un feu qui se communique à une suite de

matières combustibles, & que le fracas qu'il produit, n'est qu'un tonnère dont la matière étoit actuellement dans le lieu où il agit.

L'on ne sauroit bien expliquer la formation de la grêle, qu'en suposant qu'à cause de la circulation de l'air, il règne le plus souvent dans la partie supérieure, un vent contraire à celui qui règne sur la superficie de la terre, d'où il arrive souvent que lorsque dans la partie supérieure de l'air, il règne un vent chaud & humide, propre à ramasser une abondante quantité de vapeurs, & à former de grosses gouttes de pluie, plus bas l'air étant plus comprimé, il y règne un vent froid & sec, par où les gouttes de pluie venant à passer, se gèlent & tombent sur la terre en grains de glace qu'on appelle grêle.

L'événement arrivé dans le lieu nommé la Chapelle de St. Guillain en Franche-Comté, & dont M. GAUCHIER Médecin du Roi à Gray a fait part à M. MACQUET de l'Académie Royale des sciences, est un phénomène bien singulier; le 10 Juillet 1768 ce Canton essuya une grêle prodigieuse & affreuse, qui détruisit les récoltes de plus de 80 Villages, mais en-

tr'autres le Fermier de la grange de la Tuillerie de M. le Marquis DE CHAMPAGNE rapporte qu'il étoit tombé au bas de ses champs d'avoine un grélon de la grosseur d'une porte de grange comme il s'exprima; il ne l'avoit pas mesuré, mais par l'espace qu'il désignat & qui fut mesurée sur le champ, l'on jugea, qu'il devoit avoir neuf pieds de long sur six de large, & un demi pied d'épaisseur, en estimant son poid par ces dimensions, il se trouveroit qu'il devoit peser 1600 Livres.

L'air enfin le plus grossier dont la hauteur au dessus de la terre est d'environ deux lieues est la Scène de tous les météores. Le sommet de quelques hautes montagnes est au dessus de tous ces accidents.

Pouvons nous encore ajouter à ces événemens si extraordinaires, ce qui s'est lû dans les gazettes? Savoir, qu'il s'étoit fait des observations Astronomiques le jour même du solstice d'hiver en Décembre 1768 par lesquelles on avoit remarqué que la sphère de la terre devoir s'être approchée du midi d'environ 15 minutes depuis le haut du Nord tirant au bas vers le Sud, de sorte qu'elle auroit glissé sur son axe, sans que nous nous fussions apperçus de ce prodigieux mouvement; ils se confirment cependant dans cette opinion en alléguant en

preuve démonstrative de ce fait, la longueur de ce jour, & de ceux qui l'ont suivis depuis, beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire.

Comme aucun Astronome de considération ne nous a encore parlé, à ce que je sache, de ce phénomène, nous ne pouvons faire fond sur cette annonce qui nous paroît d'ailleurs très hazardée; ainsi en suspendant nôtre Jugement sur ce prétendu prodige, nous attendrons pour nous instruire, les bonnes relations astronomiques, qui sans doute se feront plutôt à l'époque de l'équinoxe du printems, comme plus propre qu'aucun autre tems à l'exacte observation de cette annonce.

S'il faut en attendant conjecturer quelque chose; peut être est il arrivé que nos Annonciateurs n'ont pas fait assez d'attention, à ce que posent pour vrai plusieurs célèbres Astronomes, qui prétendent que la terre ne se meut pas partout avec la même vitesse au tour du Soleil, & que le Soleil n'est pas tout à fait au centre du cercle que la terre décrit, son excentricité étant aux rayons de son orbe comme 1 est à 29 & demi.

L'on voit par cela pourquoi il semble se mouvoir plus vite vers le tropique du

capricorne, que vers le tropique du cancer, pourquoi il paroît plus vite de six fécondes quand il est au capricorne, c'est-à-dire en hyver, qu'au cancer en été; parce qu'alors il est 4 jours plus longtems à parcourir les signes septentrionaux, que les méridionaux en hyver.

Ne seroit-ce point le deffaut de cette attention qui auroit précipité les conjectures & induit en erreur? Nous savons d'ailleurs que la terre outre son mouvement annuel qui l'emporte au tour du Soleil d'Occident en Orient dans l'espace d'une année, a encore une révolution singulière, tout à fait inconnue, jusqu'à ces derniers tems.

Ses Pôles ont un mouvement très lent de rétrogradation d'Orient en Occident qui fait que chaque jour leur position ne répond pas précisément au même point du Ciel; cette différence insensible en une année devient assez forte avec le tems, & au bout de 72 ans on trouve que la différence est d'un degré, c'est à-dire de la 360^{me}, partie de tout le Ciel; ainsi après 72 années la colure de l'équinoxe du printemps qui passoit par un fixe, répond à un autre fixe; de là vient que le Soleil, au lieu d'être dans la partie du Ciel, où étoit le bélier du tems d'Hyperque, se

trouve répondre à cette partie du Ciel ou étoit le taureau, & les gémaux sont à la place, où le taureau étoit alors.

Tous les signes changent de place par la suite des temps, cependant nous retenons toujours la manière de parler des Anciens, nous disons que le Soleil est dans le bélier au printemps, ou souvent il est dans le taureau, & c'est par la même condescendance que nous pouvons dire que le Soleil tourne.

Nous nous sommes un peu étendus sur les causes physiques de tous les événemens singuliers dont nous venons de faire l'énumération, pour nous former de saines idées des principes de la maladie qui doit faire le principal sujet de notre Discours: Du concours de toutes ces circonstances destructives agissant sur nos foibles constitutions, s'en est formé la dissenterie épidémique. Comme le vent terrestre du Nord a régné avec tant de rigueur pendant tout le printemps, & influé sur tous les corps alimentaires & autres, tant par sa pression que par son action sur les organes, sur-tout de la respiration, & qu'immédiatement après nous avons éprouvé les influences du vent marin du Sud-Ouest qui a exercé son empire depuis la St. Médar, sur tout l'été & la plus grande partie de l'Automne, inondé

nos campagnes , débordé nos rivières , atteré nos récoltes , préjudicié à nos semailles , gaté & nos allimens & nos chemins &c.

Pendant ces tems là cette cruelle maladie prit origine , & se forma insensiblement par un malaise général , un abatement universel , avec une telle lenteur dans les fonctions que ceux qui en étoient atteints , ne vivoient que pour languir.

L'estomac d'entre les principaux viscères commença d'en être le premier attaqué , il n'en faut pas être surpris ; si nous considérons l'effet du tems pluvieux , & des humidités abondantes , & si long-tems continuées , la boisson fréquente d'eau froide & crue dont on se gorge en été ; les allimens humectans dont on se nourrit pendant les chaleurs , causes qui réunies ensemble relâchent insensiblement les fibres de l'estomac & des intestins , ralentissent la circulation , & épaisissent considérablement les humeurs , ce qui joint à la fraîcheur des matinées & des soirées , diminue & bouche peu à peu l'insensible transpiration. L'humidité de l'air & le relâchement des vaisseaux capillaires supprime la transpiration , & relâchent l'estomac & les intestins , puis il survient une acrimonie dans les humeurs , par leur épaisissement , & les obstacles à la libre circula-

tion. Ces humeurs augmentées réfluent dans l'intérieur, engorgent les parties les plus relâchées & affoiblies, qui se trouvent être pour l'ordinaire l'estomac & les boyaux.

Tels sont les principes de cette dysenterie meurtrière, qui commença sur la fin du mois de Juillet, & finit à la fin d'Octobre, elle fut si générale, que peu d'endroits en ont été exemptés dans les Balliages de Morges, Lausanne, Rommainmottier, & Echalans, laissant dans tous ces endroits des traces de sa dévastation.

Le mal débutoit par un froid léger, un dégoût extrême, des maux de cœur ou vomissemens, une douleur ou pesanteur de tête, une insomnie continuelle, une soif intolérable, des dijections sereuses & abondantes dans les commencemens, foétides & vermineuses avec le tems, toujours précédées ou suivies d'épreintes, de tranchées, des borborigmes ou ventosités, des douleurs inflammatoires, souvent de la chute du fondement, le tout plus ou moins sanguinolent suivant l'intensité des symptômes, dont la violence se régloit sur la quantité de sang pur qui s'évacuoit, dépendant plus ou moins d'irritabilité qu'avoient contracté les fibres musculaires intestinales, comme le viscère, après le cœur, sensé le plus irritable du corps humain.

Le pouls, bouffole des Médecins, & principal indice des variations symptomatiques dans les maladies, étoit petit & ferré, plus fort sur le soir & pendant la nuit, l'érétisme, l'irritabilité, les inquiétudes, les agitations, les chaleurs, & les douleurs étoient plus grandes que le jour. Cela venoit du développement des humeurs morbifiques qui accéléroient la chaleur, ainsi que le thermomètre nous l'a appris. Ce pouls étoit intestinal, c'est à dire que l'artère cefsoit de battre & restoit sans qu'on la sentit pendant l'espace de trois ou quatre pulsations, il est selon la doctrine de SOLANO le précurseur de la diarrhée, d'ailleurs plus ou moins foible, selon la quantité plus ou moins grande du sang que les malades perdoient, il n'offroit aucune indication à la saignée. Ceux d'entre les malades qui se plaignoient d'une douleur fixe, l'avoient ou à l'estomac, ou à la région hypogastrique, & dans ceux-ci le bas ventre se méthéorisoit souvent.

La sensation intérieure d'un feu brûlant, la difficulté d'uriner, & surtout le hoquet, ne survenoit guères qu'au second période de la maladie, la quantité de selles que rendoient les malades dans une heure de tems, n'excédoit pas le nombre de 16,

& n'étoit pas inférieure non plus à celui de 8.

Ce sont là les symptômes qui ont accompagné cette dysenterie, & dont la gravité & le nombre peuvent seuls établir des classes différentes dans ceux qui en étoient atteints.

L'on a remarqué que les vomissemens tant spontanés qu'excités à l'aide des vomitifs, étoient le plus souvent bilieux, que les excréments des malades se rencontroient presque toujours jaunes ou verts, noirs ou bruns, ces derniers étoient toujours de mauvais augure ; la langue étoit ordinairement empreinte de la couleur des excréments, que ceux qui avoient une douleur fixe à l'estomach, y avoient des vers, qu'ils rejettoient souvent tout vifs, qu'il n'est presque péri que des Vieillards & des Enfans, qui au reste ne sont pas tant périés par la force de la maladie, que par leur propre foiblesse, & par la difficulté de leur faire prendre des remèdes ; puisque les Vieillards & les Enfans ont plutôt été en proie à cette affection épidémique que les autres, c'est parce que comme le dit très bien M. RIVIERE, *Senes, quia viribus sunt exhausti, & Pueri, quia sunt molliores.* D'ailleurs, c'est que l'âge avancé des uns avoit acquis une rigidité dans

les solides, & une acreté dans les liquides, qui étoit pour eux une cause prédisposante à l'inflammation, & dans les autres, la foiblesse & la délicatesse de leurs organes, & de leurs constitutions donnoient lieu au relâchement de l'estomach & des intestins, que la saison longtems pluvieuse favorisoit considérablement.

Tous ceux qui ont triomphé de cette cruelle maladie, se sont remis peu à peu, il y en a qui sont tombés dans une diarrhée longue & languissante & d'autres dans une hydropisie dont ils ont facilement guéris.

L'assoupissement, le hoquet, les défaillances, les extrémités froides, une extinction de voix, & dans plusieurs, une difficulté d'avalier, étoient les préludes certains d'une mort prochaine.

Du siège de la maladie, de la qualité des symptômes, & des observations cy-dessus mentionnées, n'avons nous pas droit d'inférer, que la cause de cette épidémie a consisté dans la dépravation des suc bilieux; elle s'adapte en effet à tous les symptômes.

Nous n'ignorons pas les différentes altérations dont l'humeur bilieuse est susceptible, & nous avons de plus une preuve assurée de sa dégénération en acrimonie

par le changement de sa couleur, & de son odeur dans les matières fécales; il n'est pas besoin d'ailleurs d'être fort instruit des principes de l'art, pour comprendre que l'acrimonie, & la chaleur du suc bilieux, agite les humeurs, & que l'agitation les enflame; de plus la fusion des graisses qui est une suite de l'agitation & de la chaleur, augmente aussi la sécrétion de l'humeur bilieuse, l'effet de la chaleur sur la bile aura donc été d'en augmenter la quantité par la fusion des graisses & d'en altérer la qualité par l'agitation; ces deux effets réunis ne peuvent manquer de produire l'inflammation.

En faloit il davantage pour enflamer, corroder, ulcérer, & gangrener les intestins! voilà à coup sur la cause prochaine & naturelle de cette épidémie. C'est de ces principes qu'on a déduit la méthode curative, elle ne consistoit qu'à donner dès l'invasion de la maladie, une prompte évacuation à la matière morbifique par des vomitifs, si les maux de cœur ou les vomissements indiquoient l'estomach, ou la région épigastrique. Sinon par des cathartiques ou purgatifs, si la matière morbifique résidoit dans le bas ventre ou région hypogastrique 2°. à moderer l'ardeur & l'acrimonie de la bile. 3°. à temperer la

trop grande tension , & l'irritabilité trop forte des fibres musculaires , principalement chez les Vieillards. 4°. à rendre plus d'élasticité & de ton aux fibres musculaires trop relâchés au déclin de la maladie , & sur-tout chez les Enfants , commençant d'abord après les évacuations.

L'hypécacuaana , la bonne rhubarbe , & les minoratifs , ou entroient quantité de tamarins gras , donnés peu à la fois , & réitérés convenablement , remplissoient fort bien la première indication , sur-tout pour les Vieillards , comme la poudre des chartreux , les lavements thérébentinés & les tonniques sur la fin , pour les Enfants.

2°. Les émulsions anodines , les boissons parégoriques mêlées d'antiputrides peu à la fois , souvent distribuées , satisfaisoient à la seconde indication.

3°. Les dissolutions & décoctions des gommés adragantes , arabiques , avec l'encens & le mafulich , ajoutant sur la fin de la cuite , le citron coupé en tranches fines , & le miel de narbonne ? Les gelées de corne de cerf , & le remède qui m'a le mieux réussi dans ce période , a été le bolus de conserve de roses rouges , formé avec le baume de copahûs & le ladanum liquide , distribués de 3 en 3 heures , & dans

dans l'intervalle des prises, si le malade ne dormoit pas, les boullies de fine farine de froment, auxquelles l'on ajoutoit la fleur de muscade, puis sur le soir les lavements ou entroit la graisse de mouton, ou leurs entrailles, le baume de Lucattelli, ou la thérébentine dissoute avec le suif de mouton, dans le jaune d'œuf, remèdes qui remplissoient très bien la 3me indication.

4°. Les adstringens legers achevoient la cure, en relevant le ton des fibres que la maladie avoit affoibli.

L'écorce des zimarouba, de cascarille, jointe au gingembre confit à la cannelle & au sucre, en double quantité, le tout ensemble pulvérisé, & donné à la dose d'une demi dragme de 4 en 4 heures, buvant par dessus chaque dose, une cuillerée ou deux de bon vin d'Espagne.

Le kinkina entre - autres donné en substance étoit merveilleux, non seulement dans ce cas, mais il a été employé avec succès, en décoction dans la violence de la maladie, il y procuroit toujours du calme, même dans un état désespéré, ce n'est donc pas sans raison que les Auteurs lui donnent tant d'éloges, ils sont fondés sur l'expérience.

Nous avons enfin employé l'hypécacua-
na infusé dans la bonne eau de vie de
France, pour arrêter les longues ^{ou} hées,
survenues après les dissenteries opiniâtres :
La diète n'étoit point à négliger, elle ne
présentoit pas moins de secours que la
pharmacie.

Les pannades, les bouillons à la reine,
les crèmes de ris &c. Les bouillons au
beurre frais avec l'abermel, gruaux, orge,
& même le bon lait tout pur, pour les
enfans sur-tout, ont été des moyens
qui ont facilité la privation des bouil-
lons de viandes qui étoient pernicieux
& diamétralement con-raires. Pour boi-
son, les tisannes de ris, d'avoine,
d'orge, avec les nouest de cornes de
cerf rapées, dans les verres desquelles l'on
ajoutoit une ou deux cuillerées de sirop
de vinaigre framboisé ou d'autres doux a-
cides.

Les fruits crus ou préparés, comme les
bouillies aux pommes &c ont été accor-
dées à tous mes malades, & même dans
tous les tems de la maladie, n'ayant ja-
mais remarqué que leur usage eut été
suivi d'aucun inconvénient.

Par le moyen de ces Boissons acridules
nous temperons les trop fortes influences
de l'irritabilité, & par leur fréquent usage

nous calmions les douleurs & l'altération.

A l'égard de l'irritabilité dont j'ai déjà fait mention, il convient ici d'en raisonner plus amplement.

Je l'ai adoptée d'après les savantes dissertations & les expériences réitérées de M. le Baron DE HALLER.

Nous entendons par irritabilité, la faculté qu'ont certaines parties du corps de se contracter, qui dépend de la vie, & nous distinguons cette faculté de celle de la sensibilité, nous croions que la sensibilité dépend des principales perres des nerfs du cerveau, & que ces nerfs sont mus par l'action de l'ame humaine, que le célèbre LAURISI & plusieurs Docteurs & Professeurs placent dans le corps calleux du cerveau. Tellement que ces perres de nerf sont l'organe du sentiment & de la douleur, pendant que l'irritabilité des fibres musculaires est simplement la cause du mouvement & de la circulation du sang dans le corps humain. De ces principes suit, qu'il se trouve des parties très irritables qui n'ont point ou fort peu de sentiment, tandis qu'il y en a d'autres très sensibles qui n'ont point d'irritabilité.

M. DE HALLER ne reconnoit de véritable irritabilité que dans les fibres muscu-

lares, il la refuse aux membranes, au tissu cellulaire, aux tendons, au cerveau, à la moelle de l'épine, & aux nerfs même.

De toutes les parties du corps, dit-il, c'est le cœur qui possède sans contredit la plus grande irritabilité, il n'est que médiocrement pourvu de nerfs, on a sujet de croire par cela même qu'il a très peu de sentiment, mais ce puissant organe possède une force motrice qui paroît en quelque sorte ne résider qu'en lui même; car la ligature, & les irritations des nerfs qu'il reçoit ne peuvent rien sur son mouvement; l'enlèvement même de la tête ne le fait point cesser; ce mouvement est excité & entretenu, par l'irritation qu'occasionne le sang, sur les parois intérieures de ses cavités, & même après que ce mouvement a cessé par le défaut de sang, on peut le renouveler en y introduisant de nouveau sang.

L'on a vu le sang continuer à couler dans les veines, même après avoir enlevé le cœur. M. le Baron DE HALLER a trouvé cette force secondaire ou auxiliaire dans l'attraction qu'exercent sur le sang les parois des vaisseaux, & sur-tout dans la gravitation. Après le cœur, les intestins sont de tous les viscères du corps humain les plus doués d'irritabilité par leurs fibres

musculaires longitudinales & annulaires ; ils possèdent aussi beaucoup de sensibilité par le grand concours d'entrelassemens nerveux originaires de la perre vague, & de l'intercostal.

La forte tension, la constante irritabilité, la grande sensibilité, & les vives douleurs qu'éprouvent les intestins dans cette cruelle maladie, tendent toutes à une même fin, qui est de corrompre & de vicier le caractère des humeurs, & comme le mouvement intestin de la raréfaction de l'air imprime aux liqueurs en en développant les sels, & dissolvant les parties sulphureuses, dissipe la sérosité & épaisit la limphe, rendant ce baume essentiel, acrimonieux & destructif, pendant que dans la formation de cette maladie, les pluies abondantes de l'atmosphère, & les humidités continuées procurérent des fraîcheurs dans les matinées & les soirées, qui empêchèrent la transpiration, & obligèrent les humeurs, comme par répercution, de se rendre dans les intestins de même que dans un centre commun. Ce fut donc là ou elles exercèrent leurs fureurs, & après avoir troublé le mécanisme de la digestion, abandonnées à elles mêmes, elles se déchainèrent avec beaucoup de violence.

Le concours de tant de causes, devoit-il ne pas faire germer une maladie si cruelle? Et n'avoit on pas bien raison d'employer tous les secours de l'Art, propres à en adoucir les douleurs, faire tarir les progrès, & terminer enfin son cours très meurtrier.

Pour retirer des fruits salutaires sur les faits merveilleux, & les phénomènes singuliers renfermés dans ce Discours?

Comment concluons-nous?

Attribuerons nous toutes ces œuvres magnifiques & écatantes à une cause aveugle, destituée d'intelligence, de choix, & d'ordre? Ce seroit être entièrement insensé, car l'intelligence infinie, le choix & l'ordre brillent de toutes parts dans ces ouvrages admirables, ils ne peuvent être que du Dieu Fort, les Cieux racontent sa gloire, & l'étendue fait connoître les Oeuvres de ses mains; nous méritons les terribles effets de sa colère, sa verge vient de nous la faire sentir, mais en Père tendre, pour nous convier encore à la repentance? Quittons le mal, pratiquons les Loix de notre Père des miséricordes & avec un cœur contrit & véritablement humilié, allons à la grace de Dieu, salutaire à tous les hommes, qui est clairement apparue, nous enseignant qu'en re-

nonçant à l'impiété & aux convoitises du monde, nous vivions dans ce présent siècle, sobrement, justement & religieusement, attendant la bienheureuse espérance & l'apparition de la gloire de notre grand Dieu & Sauveur Jésus-Christ qui s'est donné soi même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, & de nous purifier, pour lui être un peuple particulier adonné aux bonnes œuvres. Excitons dans nos cœurs de vifs sentimens d'admiration, de crainte respectueuse, de reconnoissance, d'amour, & d'adoration religieuse pour publier à jamais la magnificence, la gloire, la puissance, la sagesse & la bonté infinie de notre grand Dieu, avec de pures intentions de lui être toujours fidèles, c'est ce que souhaite du meilleur de son ame.

PACHE D. M.

Morges le 16. Janv. 1769.



D E P A R I S.

URBIS *omitte mirari beata, fumum & opes Jrepitumque. Hor. Od. 29. Lib. 3.* — L'énorme population de Paris, produite par les défections des Provinces, a fait plus d'une fois la matière de nos méditations patriotiques, & l'objet de nôtre étonnement. Les causes n'en sont pas difficiles à trouver. L'intérêt & l'ambition qui remuent tout dans le monde; le peu de ressources que les Provinces offrent à certaine industrie, à plusieurs talens; l'attrait des plaisirs plus multipliés & plus réunis dans les grandes Villes, &c: Voila principalement ce qui fait refluer à Paris, de toutes les parties du Royaume, cette multitude de transfuges qui viennent y apporter leur industrie, leurs talens, leur Intrigue, leur inutilité, leur langage, leurs vertus, leurs vices, leurs passions, leur fortune ou leur indigence, &c, &c. Nous serions bien tentés de suivre au moins ces recrues d'Auteurs en tous genres qui viennent prendre un peu la teinture & respirer l'air de la Capitale. Mais pour cette

fois nous laisserons le champ libre à un mélancolique de Province qu'un séjour forcé de cinq ans à Paris a mis en état de moderer son admiration pour cette grande Ville. C'est un Gentilhomme Béarnois, dont l'habitation touche aux Pirenées, & qui retenu par un procès à Paris, écrivoit à une espèce de Sauvage de ses voisins, ce qu'on va lire.

„ Paris est une vaste colonie composée de nombreux détachemens, ou plutôt de peuplades entières de toutes les Provinces du Royaume; & les vrais indigènes ou les naturels du pays en font à coup sûr le plus petit nombre. C'est un Océan où tout aboutit, qui engloutit tout, où se rendent tous les canaux de communication; une tête colossale & démesurée qui n'a plus de proportion avec les membres. Qui peut attirer à Paris cette multitude immense pour qui le terrain, même en s'aggrandissant chaque jour, paroît devenir trop étroit? Seroit-ce la beauté du Ciel & la salubrité du climat? Paris est sous un ciel pluvieux, toujours plus ou moins chargé de nuages épais, ou de brouillards. Pour y jouir dans les deux saisons de quelques jours purs & serens, il faut être brulé du soleil, ou vivement piqué par le vent du Nord & de l'Est.

Mais si cette Ville, du côté du physique, est mal partagée; si l'on y respire en tout tems un air humide & grossier; si malgré tous les soins qu'on prend pour la propreté des rues, on n'y marche presque toujours que dans la fange ou dans l'eau, on en est dédommagé par les agrémens répandus dans ses environs, & ces agrémens sont dûs peut-être aux pluyes continuelles dont on ressent tant d'incommodités dans ses murs. La Nature, au reste, en lui refusant le premier avantage des Lieux qu'elle a le plus favorisés, l'agréable aspect & la gayeré d'un beau Ciel, un air sec, pur & léger, a compensé cette privation par la commodité d'une grande Rivière qui en fait le principal ornement & la première ressource, *decus & tutamen*; par les bois & les campagnes qui l'environnent; par ces abondantes carrières qu'elle semble avoir mises sous la main de ses Habitans, pour exciter leur industrie à embellir leur séjour. Quelques Villes étrangères l'emporteront sur celle-ci, les unes par la magnificence ou le nombre des grands Edifices & des Monumens; les autres par les beautés naturelles ou la singularité des Promenades publiques; d'autres encore dans certaines parties de Spectacle: Aucune n'en réunit l'ensemble, & n'est aussi bien affor-

tie que l'est Paris à cet egard. Aussi cette Capitale est elle la ressource & le rendez-vous de tous les talens que peu d'autres Villes sont en état de soutenir : Ils s'y déploient ou s'y perfectionnent, s'y forment ou s'achèvent. Je ne parlerai point du commerce dont la richesse ou l'étendue peut lui être disputée par quelques autres Villes ; mais il est singulier que tout le Royaume, & peut être une partie de l'Europe, soit tributaire de celle ci pour une seule branche de Commerce qui ne tient qu'à l'industrie & au luxe, & qui roule sur les objets de la moindre nécessité, sur les plus petits objets du monde, sur les Modes, pour dire enfin le mot. Ajoutez à tous ces avantages la politesse & l'urbanité que la proximité de la Cour, le séjour des Grands ou de la principale Noblesse à Paris, & les Esprits plus généralement cultivés, impriment par tout ; les agrémens de la société ; la liberté commune aux deux sexes ; l'air aisé dont chacun vit chez soi, même chez les autres ; des mœurs commodes & faciles ; un caractère d'affabilité, d'humanité, de bonté même que l'on prétend être le fond naturel du Parisien, & dont tout porte ici l'empreinte ; enfin un Peuple communément assez doux & gai dans toutes les circonstances,

quoiqu'un peu bruyant: Voilà plus d'attraits qu'il n'en faut pour faire préférer le séjour de Paris, avec ses pluies & ses crottes, aux plus riantes retraites de nos Provinces Méridionales. Madame de LONGUEVILLE disoit, *Que les beaux jours n'étoient pas faits pour le Peuple*: C'est ce que pensent apparemment les trois quarts des Habitans de Paris. Mais les deux principaux appas qui font désertir la Province pour la Capitale, ce sont l'intérêt & le goût du Luxe. On croit mal jouir d'une fortune un peu considérable dans une Province où l'on auroit tant d'occasions d'en faire un bien meilleur usage; il faut absolument venir s'en faire honneur à Paris, & y verser son superflu; on se trouve ainsi confondu dans la foule des Gens aisés, & l'on perd les distinctions qu'on auroit obtenues chez soi. Quant au motif de l'intérêt, c'est le plus général & le plus plausible, puisque toutes les ressources qui manquent à l'industrie dans les Provinces, sont rassemblées dans la Capitale, par tous les moyens de subsides & même par les occasions de faire fortune qui s'y trouvent. Il faut donc regarder Paris, d'abord comme le Potosi de la France, pour toute espèce d'Industrie licite & illicite, a quelque objet qu'on l'at-

tache, ce qui comprend celle du Sexe dans toute l'étendue qu'elle peut avoir; ensuite comme un lieu de délices, soit pour la Noblesse opulente, soit pour les Citoyens aisés de tout ordre, & pour toute la Domesticité, Nation oisive qui n'est pas la moins nombreuse & la plus mal partagée. Mais pour pouvoir vivre à Paris, je ne vois que deux conditions, le Riche & le Pauvre, (j'étends ici le nom de Pauvre, à tout ce qui vit nécessairement de son travail, quelqu'il soit): Malheur à la Médiocrité. Elle pourroit être ailleurs fort heureuse; elle est ici fort éloignée du bonheur, en ce qu'elle est sans cesse humiliée autant par le luxe d'autrui que par les privations qu'elle éprouve. En effet, que d'incommodités résultent de quelques commodités du Luxe, pour la plus grande partie des Citoyens. Pour que 20 mille Particuliers soient promenés à leur aise dans les voies publiques, il faut que 100 mille Habitans, heureusement assujettis à l'usage naturel de leurs pieds, soient exposés 20 fois par jour à être écrasés; qu'ils soient du moins couverts de boue, masqués & arrêtés à chaque instant dans leur course. Bientôt le Luxe, la mollesse & les prétentions n'ayant plus de bornes, il n'y en aura plus pour les équipages, & les rues

de cette grande Ville ne pourront plus absolument être à l'usage des Gens de pied. Quels risques sur-tout ne court-on pas depuis l'invention des Cabriolets, voitures les plus dangereuses de toutes, tant par la facilité qu'on a de les multiplier à peu de frais, que par leur légèreté qui les fait pénétrer par-tout, & qui les rend presque insensibles à l'oreille, enforte qu'elles semblent sortir de terre ! Or concevez, si vous pouvez, une Ville, 12 ou 15 fois au moins plus grande que Bayonne, percée d'une multitude infinie de rues qui se croisent, & traversée presque sans cesse en tout sens par 20 ou 30 mille Voitures, carrosses, cabriolets, charettes, fourgons, tombereaux, &c; jugez du bruit affreux & des embarras continuels que doit produire ce concours. Comment les trois quarts des Parisiens ne deviennent-ils pas aussi sourds que les Peuples voisins des cataractes du Nil ? Je vis un jour un grand Cocher à moustache, dont le char voloît rapidement, obligé de retenir ses chevaux au débouché d'une Eglise d'où je sortois avec la foule du Peuple. Il sembloit nous regarder du haut de son siège comme un tas d'Insectes qu'il s'abstenoit par pitié d'écraser, mais qu'il trouvoit fort insolens de l'arrêter une minute. Que

faire ? Il faut céder à la force, & la force est visiblement du côté des chevaux & des roues. Résumons. Un Ciel triste & inconstant, un climat maussade, de longues pluies dans toutes les saisons, qui depuis quelques années semblent n'en faire qu'une, d'où résulte une mal-propreté continue ; mille embarras causés par les mouvemens qu'entraînent les approvisionnemens nécessaires, l'importation des subsistances, les démolitions, les reconstructions, & par l'immense quantité des Voitures utiles confondues avec les attirails du faste ; un Peuple trop nombreux pour le terrain qu'il occupe & presque par-tout à l'étroit, qui se pousse & se heurte sans cesse ; un Luxe excessif qui vous paroît annoncer la Ville la plus opulente, & les livrées de la misère étalées de toutes parts au milieu de ce luxe : Voilà Paris sous le premier aspect. Sous un autre point de vue, quel spectacle plus amusant & plus varié, que ce mélange des conditions, que ces flots continus d'hommes de tout état, de toutes figures, de toutes couleurs, qui couvrent les chemins, & remplissent les rues ; que ces longues files d'équipages, que ce mouvement rapide & perpétuel des chars & des piétons qui cheminent ! Je me représente Paris comme une grande

foire, ou une foire franche où tout le monde est bien reçu, mais n'a d'existence que par la figure qu'il fait. Une sorte d'égalité semble y remettre tous les Citoyens de niveau, parce que les distinctions personnelles que donnent le rang, les emplois, la fortune sont peu ressenties en public, en sorte que le Plébein opulent & le Patricien sont aux yeux du Peuple sur la même ligne. Mais le croiriez-vous ? Dans le sein tumultueux & bruyant de cette grande Ville, tout homme qui sçait habiter avec lui-même & se concentrer par la réflexion, peut se faire, même encore mieux que dans nos villes à demi peuplées, une profonde solitude. On y tient à tout, on n'y tient à rien, si l'on veut. J'y ai connu des Solitaires plus retirés ; plus tranquilles que dans le silence forcé des cloîtres. Pour finir, je considère Paris comme une véritable Mappemonde politique, vivante, en relief, où l'on voit en raccourci tout le Monde moral ou l'assemblage des sociétés, tellement qu'on a voyagé, quand on l'a bien vû „ Notre „ habitant des Pyrennées a besoin qu'on „ lui passe quelque peu d'humeur, mais „ heureusement il n'a pas tout dit.



R E F L E X I O N S

S U R L E S P L A I S I R S

QU'EST-ce que le plaisir? L'ouvrage & l'idole de l'amour propre, l'ivresse du cœur, une espèce de charme, pour donner une telle rapidité au tems, qu'il s'écoule sans qu'on s'en apperçoive. L'homme en a imaginé une infinité de sortes.

ZIRPHE en impose au public sur ses plaisirs; mais elle prend garde que ses plaisirs ne lui en imposent à elle même. Elle les interrompt; elle les varie; elle a si bien sçu se rendre maitresse de ses passions, que souvent elle se livre à ce qui leur est le plus opposé; elle a un tel empire sur elles, qu'il est impossible de découvrir le plan qu'elle se propose. Si vous pouvez la suivre au travers des défilés où elle vous conduit, soyez sûr qu'il n'est point de labyrinthe, dont vous ne puissiez vous tirer. Pense-t elle à aller vers l'Orient? Ses pas se tournent du côté de l'Occident.

T

Aimer le monde & ses plaisirs , sans pouvoir en jouir que par le secours des autres , c'est , pour un homme qui pense , l'état le plus déplorable & le plus triste qu'il soit possible de concevoir. Sa vie se passe en actes de politesse forcée & d'une complaisance fervile , dont l'utilité qu'il en retire ne le dédommage pas des peines qu'il effuie. L'hermitage le plus étroit dans le fond d'un désert , une vigne , une fontaine , un bois , un champ , qui fournissent à la subsistance , sont préférables au Palais le plus magnifique ; dans lequel on se trouve étranger. Dans le premier , l'homme est toujours homme , il est libre. Quel est le rôle qu'il joue dans le second ?

Les honneurs procurent une espèce de contentement , mais ils ne remplissent pas le vuide de l'ame ; les richesses corrompent & énorgueillissent ; le vin détruit les organes , & réduit souvent l'homme au rang des animaux ; la volupté épuise & amène le dégoût. Ce sont là cependant les quatre principales sources du plaisir. Quiconque y a puisé en abondance & pendant un grand nombre d'années , n'osera pas nier ce que je viens d'avancer. Combien de maux n'auroit-il pas évité , s'il avoit sçu prendre la ferme résolution de ne pas se prendre à ses plaisirs ? Funestes

enfans des passions, plaisirs, voluptés ; si l'on vouloit vous examiner avec quelque attention, que vous retomberiez bien vite dans vôtre néant originel ! C'est nôtre aveuglement qui vous à donné l'être ; vous seriez bientôt oubliés, si l'on vous confidéroit à la lumière de la raison.

Celui là est le plus heureux des hommes, dit un philosophe voluptueux, qui participe le plus aux plaisirs de la vie. Celui-là mérite sans doute ce titre, qui semble être le centre de tous les plaisirs ; si nous pouvons imaginer un tel homme, cet homme peut exister ; s'il peut exister, il est fort probable qu'il a existé, puisqu'il s'est déjà écoulé six mille ans depuis la création du monde. Que de biens se sont réunis pour faire son bonheur ! Roi de l'Univers, maître de tous les trésors qu'il renferme, prévenu par la volupté, excité par la délicatesse, chaque plaisir n'attend que ses ordres pour paroître : Le génie du savant, l'industrie de l'artiste, ne sont occupés que de ses amusemens. Désire-t-il ? il jouit aussi-tôt, & ne sent aucun dégoût après la jouissance. Quelle félicité ! Quel état digne d'envie ! C'est ainsi que pense & raisonne la plus grande partie du genre humain. Mais que les pensées du sage

font bien différentes ! Toujours en garde contre la séduction , voici comment il raisonne. Celui qui peut se procurer le plus de plaisirs , est celui qui peut le plus les varier. Ses actions font un passage continu d'un plaisir à un autre ; il les goûte tous , mais il ne s'arrête à aucun ; il faut donc que ses plaisirs les plus doux soient cependant bien foibles , puisqu'ils n'ont pas assez de charmes pour le retenir : S'ils ne peuvent pas le fixer , ils ne peuvent pas le contenter ; ce n'est donc pas le bonheur apres lequel il soupire ; il est donc né pour s'attacher à d'autres objets. C'est ainsi que la sagesse , en réfléchissant sur les plaisirs en découvre la vanité.

Ces beaux jours sont passés , MESSALINE , ces beaux jours , dont le matin vous paroissoit séparé de la tristesse de la nuit par un intervalle immense ! Cet art qui a prolongé votre enfance au delà de votre jeunesse , & votre jeunesse au delà de votre âge mur , (si tant est que vous ayez jamais eu d'âge mur) cet art n'a pas été capable de renvoyer le terme fatal de la diminution de vos charmes ! Votre physionomie ne montre à présent que les ruines d'une beauté qui s'est perdue dans le jeu & les débauches nocturnes ! Abandonnée par les jeunes gens épris autrefois d'un fol

amour pour vous , que vos remords doivent être cuisans lorsque vous voulez vous livrer à la réflexion ! Qu'il doit vous en coûter pour jouer le reste de l'acte que vous devez représenter ! L'âge vous fait paroître si différente sur le théâtre du monde ; que vous ne devez plus vous flater de pouvoir remplir le même rôle ; il faut prendre un autre train ; car si vous persistez à ne pas vouloir changer , on ne prononcera votre nom , que pour vous tourner en ridicule , & on ne vous regardera que pour se moquer de vous & vous insulte. Le tems qui s'écoule avec tant de rapidité , vous dit à haute voix , qu'il n'y a pas un moment à perdre ! Hériter , c'est augmenter le mal , point de délais. Ecoutez l'avis d'un ami , qui vous est encore attaché malgré vos défordres. Recherchez la sagesse , travaillez à la réforme de votre vie , dans quelque retraite qui puisse vous faciliter cette entreprise. Oprobre de votre sexe (excusez une expression aussi dure) vous êtes encore trop heureuse de pouvoir en devenir le modèle. Si vous hésitez , je puis dire , que vous êtes indigne de la liberté que vous avez encore , de tourner vos vices mêmes à l'avantage de votre vertu.

De quoi fert le séjour d'une grande Ville, la magnificence de la Cour, l'affluence des plaisirs, à un cœur qui a perdu sans retour cette satisfaction, qui par l'habitude lui est devenue nécessaire? Tout cela ne lui offre qu'un désert, un cahos, un lieu de tristesse & d'ennui. Mais n'y a-t-il donc point de vrais plaisirs? Ecoutez-moi.

J'allai, il y a quelques jours, dans une espèce de chaumière, où la tristesse & la misère sembloient avoir fixé leur séjour. Je vis un père & une mère, environnés, de cinq ou six jeunes enfans, qui leur demandoient, par des soupirs & des larmes, un morceau de pain, qu'ils n'étoient pas en état de leur donner. Toute cette misérable famille ne se nourrissoit plus que de son affliction & de ses pleurs. Quel spectacle! J'éprouvai l'émotion la plus vive; je versai des larmes. Délicieuse tristesse! Voluptueux attendrissement! Je tendis une main secourable à ces malheureux; je leur fis apporter de la nourriture; le père & la mère en donnèrent d'abord à leurs enfans, dont le triste état les touchoit plus que le leur propre. Ils me paroissoient se soulager plus encore, qu'ils ne soulageoient ces innocentes créatures, qui dévoroient ces alimens, & sembloient ne

pouvoir être rassasiées. Je ne ferois dépeindre ce qui se passoit au dedans de moi ; je demurois immobile, les yeux fixés sur ces objets, & le cœur agité par la tristesse & le plaisir. Quand ils eurent achevé de prendre de la nourriture, ils jettèrent sur moi des regards de reconnoissance, comme sur leur libérateur ; ils tombèrent tous à mes genoux, sans pouvoir exprimer leurs sentimens, qu'ils peignoient assez par leur attitude & par leurs regards. Je leur tendis la main ; je leur donnai quelques pièces de ce métal, dont je n'avois jamais connu aussi bien le véritable usage, & qui ne m'avoit jamais rendu aussi heureux. Je sortis de ce lieu, convaincu que je venois de découvrir la véritable source du plaisir ; je me promis de n'en pas chercher d'autre, de faire des malheureux mes enfans, de découvrir la misère dans les réduits tristes & obscurs où elle se cache ; de me conduire de telle manière, que les misérables puissent s'apercevoir, que je me procure bien plus de plaisir en les consolant, que je ne leur en procure à eux-mêmes ; qu'ils puissent se persuader, que loin d'exiger d'eux de la reconnoissance, j'en ressens moi-même dans le fond de mon cœur, à cause de la volupté pure qu'ils y

répondent. Depuis que j'ai pris cette résolution, & que je l'ai mise en pratique, j'existe véritablement, & j'existe le plus heureux des hommes. Le monde ne soupçonne pas seulement ma félicité, soit parce que je me dérobe à ses regards, soit parce qu'il n' imagine pas qu'on puisse être heureux hors du tourbillon de ses plaisirs; mais s'il pouvoit lire au fond de mon cœur, il verroit, que toutes ses joies ne sont que la tristesse même, en comparaison de la satisfaction que j'éprouve quand j'ai soulagé un malheureux ! Ha ! MESSALINE, MESSALINE, la belle vie que vous auriez pû mener.



P E N S E ' E S

LE poltron est presque toujours impérieux & tyran dans son domestique. Un gueux a un chien pour avoir un être sur qui dominer.

Nous reconnoissons, nous convenons aisément que nous nous trompons, quand la dispute n'a roulé que sur des choses qui ne concernoient pas nôtre profession; mais sur celles que nous sommes censés avoir étudiées & ne devoir pas ignorer, nous dépouillons-nous aisément de nôtre orgueil?

On ne fauroit inspirer aux jeunes gens trop d'estime pour leur nation, s'il est vrai, que plus on chérit & l'on estime sa famille, plus on est éloigné de toute lâcheté.

L'honnête homme s'intéresse d'autant plus à ses concitoyens, qu'il les regarde comme des témoins de la façon dont il a toujours vécu: Le mal-honnête homme, & l'homme de néant qui a fait fortune, souhaitent une mortalité, une peste.

On cultive, on exerce la mémoire des jeunes gens afin de les fortifier; il me semble qu'il est encore plus intéressant d'exercer, d'habituer leur ame à la pitié par des scènes pathétiques & touchantes: L'homme le plus vertueux est celui dont l'ame est la plus inquiète à la vue de son semblable dans la misère.

Je m'arrête & me divertis à regarder deux animaux qui jouent ensemble; je conçois de l'antipathie pour l'homme qui les agace l'un contre l'autre & qui se plait à les voir se déchirer.

Que votre fils & votre fille lisent & relisent tous les jours CORNEILLE, interrogez les, & les instruisez sur les détails & l'intérêt de chaque scène: Je doute que vous puissiez leur donner une meilleure éducation.

Je pense qu'il est très utile qu'un Roi voie souvent la comédie; elle est l'image de la vie commune & par conséquent des vices, des vexations, de la misère & des maux qui se glissent dans les différentes classes de l'état. Ses peintures, me dirait-on, ne sont que générales; elle ne nomme pas, j'en conviens; mais du moins un

Roi fait que telle corruption, tels abus de son autorité, telles petites tyrannies existent; il le fait, & c'est beaucoup.

Toutes les tragédies finissent ordinairement par une sédition, une mort, un massacre; toutes les comédies par un mariage: Est-ce pour nous enseigner que les grands sont nés pour détruire, & les autres hommes pour peupler?

Proscrire les arts agréables, & ne vouloir que ceux qui sont absolument utiles, c'est blâmer la nature qui produit des fleurs, les roses, les jasmins, comme elle produit des fruits.

Un style tendu, recherché, semé de brillants & d'antithèses, n'éblouit que les fots. Tâchez d'être simple, naturel, précis; ayez une manière à vous, sur-tout soyez clair: tout Auteur qu'on est obligé de lire deux fois, pour l'entendre, écrit mal.

Petits aigles, qui plânez si dédaigneusement au dessus de vos chétifs compatriotes, nouveaux phénomènes dans la littérature, je prends la liberté de vous considérer dans votre apogée, & je crois m'ap-

percevoir que les rayons de vôtre gloire ne sont composés que de paradoxes, d'idées singulières, de traits contre les femmes, contre vôtre nation, & d'un vernis d'ir-réligion.

Rien n'est si aisé, & par-conséquent rien ne prouve moins qu'on a de l'esprit, que de soutenir des paradoxes & des idées singulières.

C'est pour être utile que Dieu vous a donné des talens; c'est pour vous mettre en occasion d'être bienfaisant, qu'il vous a donné des richesses: Il me semble que cette vieille morale de l'Évangile vaut bien celle de la nouvelle philosophie.

Un charlatan, pour attirer le peuple, prend un bonnet singulier. Tel Auteur ne déprime sa nation, que parce qu'il fait qu'un certain ton de singularité & de hardiesse ne manque guère de frapper les jeunes fots: Comment donc, disent-ils en eux mêmes, oh certainement cet Auteur a bien de l'esprit; voyez comme il nous méprise.

Je suis sans armes & sans défense: Un homme cuirassé depuis la tête jusqu'aux

pieds, & le pistolet à la main m'insulte :
 Que pensez-vous de cet homme ? Ce que
 vous devez penser d'un Ministre d'Etat
 qui me répond d'un air brusque, ou d'un
 ton léger & moqueur.

On disoit au Duc de LONGUEVILLE,
 que les gentils-hommes voisins de ses ter-
 res y chassoient continuellement, & qu'il
 ne devoit pas le souffrir : *j'aime mieux,*
 répondit-il, *avoir des amis que des lièvres.*

La fable d'ACTEON dévoré par ses chiens,
 ne seroit-elle point l'emblème de tant de
 grands & petits Seigneurs ruinés par leurs
 équipages de chasse ?

Adorer l'être suprême, se marier & peu-
 pler la terre suivant son commandement,
 secourir ses voisins, planter un arbre frui-
 tier, défricher une terre inculte, ne tuer
 que les insectes nuisibles & les animaux
 carnassiers féroces ou vénimeux, tels étoient
 les premiers principes de la sage & belle
 morale des Mages.

Le plaisir nous fait oublier que nous
 existons, l'ennui nous le fait sentir.

On ne rend guères justice aux grands

hommes qu'après leur mort ; c'est à-dire , que nous voulons bien qu'ils aient été , mais que nous ne leur pardonnons pas d'être.

Il est un moyen de rendre les hommes meilleurs ; c'est de leur inspirer dès l'enfance toute l'horreur possible pour l'ingratitude , & de leur faire sans cesse le plus grand éloge des cœurs reconnoissans. Nous naissons tous avec de la bienfaisance dans l'ame ; d'ailleurs nôtre amour propre est flatté qu'on ait recours à nous , & l'on ne se refuse au plaisir d'obliger que par l'expérience du monde & l'idée qu'on ne fera peut être que des ingrats. Or on seroit presque sûr de n'en pas trouver , si l'éducation nous avoit accoutumé à regarder l'ingratitude comme une infamie aussi deshonorante & pareille à celle d'un homme qui fuit dans une bataille , ou , qui se laisse maltraiter , ayant une épée à son côté. La reconnoissance est la source de bien des vertus ; elle contribue à nous former un cœur humain & sensible ; elle nous inspire l'amour pour la patrie ; & nous fait considérer les liens les plus doux dans nôtre attachement pour nos parens , nos égaux , nos supérieurs , nos inférieurs. Au lieu d'entretenir un jeune Prince d'i-

dées de grandeur & de puissance, parlez-lui des vœux que des millions d'hommes sur qui il doit régner un jour, font sans cesse pour lui depuis qu'il n'est né; faites lui sentir la barbarie qu'il y auroit à n'être pas touché de leur affection; il s'accoutumera à chérir ses sujets; un Roi qui aime son peuple, en est adoré, & devient un Monarque bien redoutable à ses ennemis.

L'amour du peuple & la haine des courtisans font l'éloge d'un Ministre.

L'Empereur ADRIEN voyant un de ses esclaves de confiance se promener gravement entre deux Sénateurs, envoya lui donner un soufflet & lui dire, *respectez ceux dont vous pouviez être l'esclave & le valet. Que de nouveaux enrichis qui méritent tous les jours des soufflets.*

Une ame noble devient intraitable dans l'adversité, au lieu que la bonne fortune la rend douce & généreuse.

Il faut tâcher d'écrire avec tant de clarté & de netteté, que le lecteur le plus borné croie qu'on ne fait que lui rappeler ce qu'il avoit déjà pensé.



ANNONCES DE LIVRES

ET

AVIS DIVERS.

I.

ENCYCLOPEDIE OECONOMIQUE &c. Yverdon 1769. Nous avons annoncé dans notre Journal de Février, cet utile ouvrage ; nous ne craignons point en y revenant de déplaire a nos lecteurs ; nous croyons qu'un ouvrage tel que celui ci ne fauroit être trop connu, l'entreprise trop louée, trop encouragée & c'est ce qui nous a déterminés à en transcrire ici le Programme, dans lequel les Auteurs rendent compte du plan de l'ouvrage & de l'exécution ; écoutons les eux mêmes.

„ Le vœu du sage, du vrai Citoyen, doit être celui de se conformer au but excellent du Créateur, qui est de procurer sur la terre, au plus grand nombre d'hommes, la plus grande variété de jouissances possibles, sous les conditions physiques auxquelles notre globe est assujetti. Les connoissances qui peuvent nous conduire à ce grand but,

but, font l'objet de la Science Oeconomique, que nous définissons : *La Science ou l'Art de multiplier & de perfectionner les productions naturelles, pour assurer à la plus nombreuse population, la plus grande abondance de nourriture & la plus grande somme de jouissances nécessaires & agreables.*

On peut envilager cette science importante sous diff'rens points de vue. Appliquée à la culture de la terre, à laquelle les hommes sont appellés par l'amour de la vie & du plaisir, la Science Oeconomique désigne *l'Art de féconder, par le travail, la fertilité donnée à la terre sous cette condition* : C'est alors l'Oconomie rustique.

Mais ce premier art qui met la terre en état de produire, seroit très borné dans ses effets sans les divers arts qui préparent les productions, pour varier la jouissance de l'homme. Tant que ces arts secondaires sont fideles à la voix & aux intérêts de l'Agriculture, ce sont des coopérateurs utiles avec lesquels elle partage nôtre reconnoissance, ses trésors & ses succès. Dès qu'ils entreprennent de se rendre indépendans de l'agriculture ou de l'asservir, ce sont des amis perfides ; en gémissant de l'oppression

qu'ils lui font éprouver, elle les entraîne-
ra dans sa décadence.

Dans la petite société d'une famille, la Science Oeconomique, appelée alors domestique, est *l'art de combiner la plus grande variété de jouissances avec la moindre consommation.*

Enfin, appliquée aux intérêts & aux besoins de la grande société civile, politique, nationale, la Science Oeconomique est cette *Science importante, essentielle, qui enseigne aux administrateurs du Gouvernement de l'Etat, les vrais principes & les plus surs moyens qu'il faut suivre, pour obtenir dans un pays la population la plus nombreuse, par la plus abondante & la plus riche production des terres.*

Un livre dans lequel se trouveroient rassemblées les parties les plus essentielles de la Science Oeconomique, considérée sous ces divers points de vue, seroit sans doute un des plus importants & des plus utiles ouvrages qui aient encore paru. C'est précisément cette tâche que nous nous proposons de remplir. La forme encyclopédique exécutée par ordre alphabétique, nous a paru la plus commode, pour faciliter l'instruction sur les détails infinis de l'Oconomie rustique, de l'Oconomie domestique & de l'Oconomie politique, &

pour que les principes des trois branches de l'Oeconomie puissent y être traités d'une manière à en faire mieux connoître l'enchainement.

La Science Oeconomique en général, & toutes celles qui y ont un rapport immédiat en particulier, ont été beaucoup perfectionnées dans ces derniers tems; & la pente générale des esprits vers ces objets, nous fait espérer encore de plus grands succès. Il est étonnant qu'après tant de siècles, on puisse encore hésiter, se contredire, se tromper sur des matières, qui touchent les plus grands intérêts des hommes & des Etats. Mais les sciences & les arts ne sont arrivés que par une marche bien lente au point où nous les voyons dans ce siècle. Les premiers traits de lumière n'ont pu pénétrer qu'après de grands efforts, le chaos ténébreux de l'ignorance stupide, dans lequel une révolution fatale avoit plongé l'Europe.

Les préjugés de la foule & la défiance des gouvernemens, dans les Etats où la science n'est encore qu'à son aurore, opposèrent long-tems de puissantes barrières, même des peines & des flétrissures au zèle bienfaisant du génie; & lorsqu'enfin des esprits supérieurs triomphent de tant d'obst.

tacles, l'admiration qu'à mérité leur effort, forme bientôt une nouvelle difficulté. En confondant les opinions des Docteurs avec les vérités dont on est redevable à leurs méditations, les hommes, toujours disposés à regretter leur première indolence, permettent à l'esprit de secte d'usurper les droits de la Science; l'orgueil flatte les savans d'avoir atteint le plus haut point des connoissances humaines; le prétexte du danger d'une lumière plus vive oppose des nuages au jour qui alloit naître; on persuade difficilement aux esprits bornés ou effrayés que la liberté de penser & d'écrire est le moyen le plus assuré pour vaincre l'erreur, qu'elle assure l'empire de la raison & fait triompher la vérité. Après ces réflexions trop bien appuyées sur les faits, on s'étonnera moins que la science la plus nécessaire, la plus indispensable à l'homme & aux nations, se trouve encore si près de ses élémens.

Rien cependant de plus vrai, qu'il importe infiniment que tous les hommes soient instruits des principes sur lesquels des Gouvernemens sages règlent leurs mesures, afin de ne pas empêcher par des préjugés indociles les excellentes vues des Souverains, & de se préserver des illusions d'un intérêt privé mal entendu, qui sur-

prend si souvent la religion des Princes. A mesure que le concours des devoirs du Souverain & de ceux du peuple sera mis dans une plus grande évidence, les prérogatives du sceptre & les droits des nations seront réciproquement mieux respectés; le bonheur des peuples & la puissance des Etats reposeront sur un fondement plus stable. Diverses circonstances nous font espérer, qu'à cet égard nous touchons à une nouvelle époque de la félicité publique, que les siècles passés n'ont jamais vue si générale. C'est de la perfection de cette science politique que dépendent la garantie de la propriété, la sûreté de toute jouissance, de tous les motifs d'émulation pour l'industrie, les succès & les progrès, en un mot, de l'OECONOMIE RUSTIQUE & DOMESTIQUE.

Les sciences expérimentales ne peuvent faire même dans les circonstances les plus favorables, que des progrès lents & mesurés. Il faut une patience, une exactitude si grandes, des essais si souvent réitérés; les objets de la physique sont si variés, que la vie d'un homme ne peut fournir qu'un très-petit nombre de découvertes. Mais cette marche timide des vrais observateurs, est la voie la plus sûre pour

détruire l'empire de l'erreur trop souvent érigée en système, & pour renverser le despotisme des opinions intolérantes & exclusives.

L'OECONOMIE RUSTIQUE, cet Art de fertiliser la terre, pour procurer au plus grand nombre de ses habitans la plus heureuse jouissance, a languï long tems sous les gênes des mauvaises constitutions politiques, & sous les préjugés de l'ignorance & de la coutume. Les résultats des essais multipliés qui l'ont élevé de nos jours à un plus haut point de perfection & d'estime, sont répandus dans un nombre si prodigieux de volumes, qu'il est impossible à l'attention la plus appliquée d'en profiter. Il est donc très-avantageux aux progrès ultérieurs, qui restent encore à faire dans les sciences économiques, de rassembler dès-à présent toutes les instructions déjà publiées, & toutes les découvertes déjà faites sur ces matières, si intéressantes pour l'humanité. Quoiqu'une pareille ENCYCLOPE'DIE ne puisse jamais être un ouvrage complet, encore moins un ouvrage parfait, c'est cependant rendre service au genre-humain, que de commencer le recueil de ces connoissances, que nous tâcherons de déposer dans cet ouvrage.

La forme lexicque est la plus commode

pour une instruction infiniment détaillée ; elle est la plus sûre peut être pour repandre la lumière de la science œconomique, par une distribution proportionnée aux divers besoins & aux forces du génie, si inégales parmi les hommes en général, & les Oeconomistes en particulier. Elle ne rebute point les lecteurs qui redoutent une application suivie, & tout en amusant la curiosité momentanée, elle l'amène aux principes & à la chaîne qui lie toutes les vérités utiles.

Cet enchainement rendant un peu difficile la détermination des frontières qui fixent la sphère de chaque science, nous devons rendre compte de notre plan & des bornes qu'il nous prescrit.

Le premier objet de l'OECONOMIE PRACTIQUE, est la connoissance des productions naturelles de la terre. Nous comprenons dans cette division de la science qui nous occupe, toutes les parties de l'histoire naturelle, qui se rapportent aux premiers besoins de l'homme, & particulièrement au grand art de l'Agriculture ; la Minéralogie ou la connoissance des terres, des fossiles, des minéraux & des métaux, autant qu'elle peut importer au cultivateur & intéresser l'OECONOMIE DO-

MESTIQUE; la Botanique, ou la connoissance des plantes usuelles, des herbages, des arbres & des arbrustes, particulièrement des plantes qui sont l'objet de l'**OECONOMIE RUSTIQUE**, de l'hortolage, des plantes & des drogues qui servent à la perfection des arts & des métiers, des simples dont la médecine & la maréchalerie font ordinairement usage.

Jusques là l'homme ne jouit encore que du magnifique spectacle des trésors que la nature lui présente pour son usage. Pour en tirer le plus grand profit, il faut qu'il s'i struise des moyens naturels de cette reproduction admirable, dont les sources cachés à nos yeux, ne s'épuisent jamais: Il faut qu'il examine les diverses qualités du sol; qu'il analyse les substances qui concourent à la végétation; qu'il observe le mécanisme des plantes, les mœurs, les forces, les inclinations des animaux, leurs différens usages, leurs maladies, les remèdes les plus assurés; qu'il considère l'influence du climat & des saisons dans ce cercle annuel de productions & de destructions.

Cette étude le conduit à l'invention des moyens artificiels pour seconder les efforts de la nature par un travail éclairé. Il s'instruira sur la forme & l'emploi des

meilleurs instrumens aratoires; sur la nature & les effets des divers engrais; sur le choix des graines; sur l'usage des bestiaux pour son service; sur les soins nécessaires aux plantes dans leur accroissement progressif; sur les règles de l'irrigation; sur l'économie des forêts; sur les moyens de se défendre contre les fléaux physiques. C'est par cette industrie que nous acquerrons le droit de nous approprier les richesses de la récolte & de nous en applaudir.

Mais la longue stérilité de l'hiver dans une grande partie des climats, l'intempérie des saisons & les hazards des récoltes, nous forcent à faire provision des fruits pour notre nourriture & pour celle de nos troupeaux. La diversité de nos besoins nous invite à des échanges, dont l'avantage dépend de la qualité de nos denrées. Il importe, par conséquent, de connoître les précautions nécessaires pour les conserver. La construction des magasins & les règles de la prévoyance que l'expérience a appris aux hommes, sont donc un objet essentiel pour les chefs de famille.

L'industrie humaine a découvert de nouveaux moyens pour multiplier l'usage des productions de la terre, en leur donnant diverses formes, & pour varier nos jouis-

fances par différentes préparations. Ces moyens sont l'objet des arts. Nous ne parlerons que de ces arts simples & nécessaires, sans le secours desquels l'homme ne sauroit se nourrir, se vêtir & se loger. Nous consulterons tous les arts qui répondent immédiatement à ces trois besoins naturels : Nous les considérerons dans le degré de perfection auquel ils ont été portés en Europe : Nous rejetterons ces arts nuisibles & trop admirés, qui, à proprement parler, ne servent qu'à étendre la consommation des riches aux dépens de la population & de l'humanité : Nous passerons encore sous silence ces arts agréables, qui augmentent l'aïssance de la vie, sans que toutefois leur privation puisse être envisagée comme un malheur. Mais ces arts qui nous fournissent le pain : Ces préparations, qui perfectionnent tant de liqueurs, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme un bienfait de la nature, malgré l'abus indiscret & funeste que quelques hommes se sont accoutumés à en faire : Ces opérations répétées, par lesquelles il faut que passent les toisons, les cuirs, le lin, le chanvre, la soie, avant de nous fournir ces vêtemens commodes dont se pare quelquefois un sot orgueil : Ces façons diverses que la pierre, le bois, le

fer, l'argille, les cendres & le sable métamorphosés en un corps transparent, prennent sous les mains des ouvriers exercés, pour nous procurer des legemens solides, bien fermés & bien éclairés: Tous les apprêts des plantes potagères, des fruits, de la chair des animaux, qui multiplient les plaisirs attachés aux besoins même de notre vie animale, sans nuire à la santé, ni blesser les préceptes de la Morale; voilà bien des sujets dignes de la curiosité d'un homme capable de réfléchir sur les objets qui l'entourent.

Nous ne passerons point sous silence les exercices utiles, les amusemens honnêtes liés avec la vie champêtre. Nous parlerons de la chasse & de la pêche: Nous indiquerons les embellissemens simples & nobles d'une maison de campagne: Nous exposerons la variété des plantations & de la culture des fleurs, que les Hollandois portent jusqu'au luxe, & qui est trop négligée parmi les autres nations de l'Europe.

Sur tous ces objets nous avons consulté les Auteurs qui jouissent de la réputation la plus soutenue: Chaque partie de la SCIENCE OECONOMIQUE a été traitée par une personne qui en avoit fait une étude particulière, accompagnée de l'expérience la plus éclairée; & nous nous

sommes fait un devoir de soumettre notre travail à quelques Membres des plus éclairés de la Société Oeconomique de BERNE, que nous avons pris pour guide dans ce détail immense.

Quant aux principes de l'OECONOMIE POLITIQUE, nous devons ici un tribut de reconnaissance aux hommes de génie, qui ont répandu un nouveau jour sur cette science importante; nous voulons parler de MM. QUESNAY, de MIRABEAU, de la RIVIERE, & de ceux qu'un même zèle pour les intérêts de l'humanité a associés à leurs travaux. Nous reconnoissons, qu'éclairés par eux, nous avons suivi leurs principes dans les articles où nous traitons des rapports de la politique avec l'Agriculture. La forme de l'administration & du gouvernement n'étant pas du ressort de cet ouvrage, nous pourrions nous dispenser de manifester notre manière de penser sur cette matière, si la même franchise ne nous obligeoit de déclarer, que l'opinion de ces Philosophes Politiques sur ce sujet, nous a paru jusques ici la partie la moins évidente de leur système.

L'ENCYCLOPEDIE OECONOMIQUE, que nous annonçons, offre ainsi le tableau le plus varié & le plus intéressant. On y trouve donc réunies les instructions les

plus essentielles sur les TERRES, les EAUX, les VEGETAUX, les ANIMAUX, & sur leurs usages, afin de multiplier nos richesses, de diminuer nos dépenses, d'adoucir nos travaux, & de retirer de nos propriétés & de nôtre industrie tous les avantages qu'elles peuvent nous procurer. Nous suivons, par conséquent, les productions de la nature, depuis leur origine jusqu'à leur dernier emploi; depuis le premier instant de leur existence, jusqu'à ce que l'homme les fasse servir à satisfaire ses goûts & les besoins.

Si même nous ne sommes pas entrés dans de grands détails, sur les arts trop compliqués qui demandent des apprentissages réguliers & suivis, nous en disons cependant assez pour mettre sur les voies les curieux, qui veulent, en observateurs, visiter les ateliers des artistes. Mais nous n'avons négligé aucune occasion de décrire les préparations peu compliquées, celles qui n'exigent que peu d'instrumens, ou celles dont la matière se tire immédiatement de la terre. C'est sur ces règles que nous donnons en détail la méthode de faire le pain, la spruce, le vinaigre, l'hydromel, l'hypocras, les vins de toute espèce, le vin doux, le vin mouffoux; le poisé, le cidre, la bière, la limonade sèche

ou liquide, le chocolat, les chandelles, la pomade, divers cosmétiques, les vernis, la colle, les couleurs, les encres, le verd de gris, le verd de vessie, le bleu de Berlin, l'amadou, la glu, les parfums, les pâtes, les vermicellis, les glaces, les gelées, les liqueurs, le sagou, le punch, le salop, le taffia, l'eau rose, l'eau de fleur d'orange, la cire à cacheter, les compotes, les sirops, les robs, l'amidon, le sel ammoniac, l'acier, l'art de préparer le manihot, le guéde qu'on nomme aussi pastel ou vouède, l'indigo ou anil, l'orseille ou tournesol, le rocou, la soude ou potasse & la térébenthine. Dans les mêmes vues, nous fournissons la méthode de planter le salpêtre, par le moyen des murailles de terre, des voûtes & des fosses, de le tirer & de le purifier, de blanchir la toile, la cire & les cheveux, d'enlever les taches des habits, de fabriquer le sucre, les draps, les cadrans, les cordes, la tuile, le verre, la fayence, la toile, le savon, les nattes.

Nous entrons aussi dans un examen circonstancié des différentes espèces de terres, de leurs caractères, de leurs propriétés, de leurs vices, de leurs usages, des productions auxquelles elles sont propres, de la manière de les corriger, de les compo-

ser, de les fertiliser, de les cultiver, & de s'en servir. On peut consulter les articles *Bol*, *Engrais*, avec les renvois *Marne*, *Mélange*, *Ochre*, *Pierre noire ou de vigne*, *Terre*, &c.

L'emploi des marais, des landes, des communes, des montagnes, l'exploitation de la tourbe, du charbon de terre, du soufre, de l'alun, de l'asphalte, du vitriol, de l'ardoise, des mines, &c. forment des articles aussi étendus qu'ils sont importans.

L'arpentage & le nivellement sont des pratiques trop essentielles aux agriculteurs pour les omettre.

Nous traitons encore de la recherche & de la conduite des eaux, des moyens de corriger celles qui sont vicieuses, de la construction des aqueducs, des réservoirs & des citernes: En un mot, nous dévelopons tout ce qui concerne l'art du fontainier.

La manière de perfectionner les engrais, tirés des trois règnes, de les multiplier & de les employer, fournit un très grand nombre d'observations, comme aussi les défrichemens, l'incinération, le parcage, le mélange & le transport des terres, le défoncement, le criblage, les arrosemens, les murailles de terre, &c.

Toutes les parties de l'hortolage & de

La décoration des jardins de propriété, de même que les façons de la vigne, sont mises dans cet ouvrage, dans le plus grand jour. Nous marquons les arbres & arbrustes, qui, dans les diverses saisons de l'année, peuvent servir à faire des bosquets, garnir des tonelles & des murailles, former des berceaux, des palissades, des bordures, des remises, des pyramides, des labyrinthes, des boules, & des massifs.

Nous indiquons, outre cela, les différens moyens de multiplier les fleurs par ses rejettons, les provins, les marottes, les boutures, les tales, les feuilles, les cayeux & les semences; la manière de les panacher & de les chamarrer de diverses couleurs. Nous avons consulté, sur cette partie, les plus habiles Fleuristes Hollandois; les Diiks, les Voorhelm, les Van-Hazen, les Valkenbourg; mais nous n'avons rien que nous n'ayons nous-mêmes éprouvé par des essais réitérés en des lieux & des aspects dont la température étoit fort différente. Nous donnons aussi des détails très curieux sur la composition des terres & des engrais les plus convenables aux fleurs; sur leur conservation, leur arrangement; sur les couches,

ouches, les ferres, les verreries ou chafis; sur les théâtres; sur l'usage du tan & de la fougère, pour se procurer des légumes précoces, & pour donner aux plantes exotiques la chaleur nécessaire.

J'ai décrit encore l'art de conserver les fleurs dans leur forme, leurs couleurs, & une partie de leur odeur.

Comme tous les champs ne veulent pas être labourés de la même façon, nous enseignerons aussi quels sols doivent être mis à plat, quels en planche, quels en sillons. Le choix des semences, leur changement, leur préparation, la saison, le nombre, la profondeur des labours, les maladies des grains & les plantes qui leur nuisent, leur récolte, leurs semences, leur conservation, la construction des greniers, feront de même le sujet de plusieurs articles, où seront rassemblées toutes les pratiques des cultivateurs les plus expérimentés. Tout ce qui peut servir à la culture, à la récolte, à la préparation du lin, du chanvre, de la garance, du safran, du pastel, du colfat, de la navette, &c. y est développé avec la plus grande exactitude.

L'art de l'irrigation ou de l'abreuvement des prés y est exposé dans toute son étendue, & à proportion de son extrême

importance. Nous indiquons la manière de corriger les eaux vicieuses, de construire les rigoles, les batardeaux, les étangs qui s'ouvrent d'eux-mêmes, lorsqu'ils sont pleins, & qui se referment dès qu'ils sont vuides.

Nous désignons les bonnes plantes afin de les conserver, & les pernicieuses afin de les détruire.

Nous parlerons fort au long, de la culture des prairies artificielles, de la luzerne, du sain-toin ou esparcette, du trefle, aussi bien que des divers gramens, du fulla, du Timotey-gras, de la pimprenelle, du Bird gras, du jonc marin ou genêt épineux, & de plusieurs espèces de légumes, cultivés en grand pour la nourriture des bestiaux.

Nous donnerons encore des instructions détaillées sur la méthode la moins dispendieuse & la plus facile de perfectionner la qualité des vins, soit par l'exposition de la vigne, soit par le plant, soit par la culture, soit par la façon du vin à la vendange, soit par les soins à donner au vin en tonneau ou en cave.

Sous les titres *Bois*, *Forêt*, *Taillis*, on trouvera tout ce qui concerne le semis, la formation, l'entretien, le rétablissement, l'épargne, l'exploitation des bois forestiers

de tout genre : Et sous le nom de chaque espèce de ces arbres, nous donnons des instructions particulières, sur leur culture & leurs usages, & sur la manière de donner plus de densité au bois, de le rendre inflammable, de le garantir de la pourriture.

Les arbres fruitiers tiennent aussi une place distinguée dans ce recueil. Nous en indiquons les meilleures espèces, & nous expliquons les différentes manières de les multiplier & de les perfectionner par la transplantation, la greffe, les boutures, les marcottes, les provins, les racines, les feuilles, par la taille & le pincement, l'exposition & les qualités du terrain propre à chaque espèce. Nous donnons les symptômes des maladies de ces plantes, leurs causes, leurs préservatifs & leurs remèdes. Nous proposons les meilleures méthodes pour l'arrachis, le transport, le gouvernement des arbres fruitiers, pour les pépinières, les batardières, &c.

On trouve indiqué dans leur ordre, les fruits, les graines & les arbres, dont on tire des sucres, des gommés, des résines, des huiles, avec la manière de se les procurer.

La partie botanique est encore un mor-

ceau précieux. Elle renferme non-seulement la nomenclature des termes particuliers à cette science & les caractères les plus frappans des plantes, des herbes, des arbres, des fleurs, des fruits incoles & exotiques, cultivés & sauvages, terrestres & aquatiques; mais tout y est rapporté à la pratique & à notre utilité: Nous indiquons toujours l'usage qu'on en fait, soit pour aliment, soit pour les bestiaux, soit pour les arts.

Si nous envisageons quelquefois les feuilles des arbres comme des organes de la respiration, de la perspiration, de la succion, du mouvement de la sève, de la formation des boutons à fruit, de la conservation des poussières fécondantes contre les pluies, des fleurs contre la gelée & des fruits contre l'ardeur du soleil, c'est afin de tirer de ces spéculations physiques des maximes sur la taille & le pincement des branches, des remèdes à leurs maladies, des secours contre les attaques de leurs ennemis; & comme les Médecins jugent de la santé d'un homme par les battemens de son poulx, nous faisons de même servir la couleur des feuilles & leur vigueur à connoître l'état de l'arbre & à juger de ses besoins.

Si nous examinons ailleurs l'écorce des

plantes, c'est non-seulement afin d'en montrer l'utilité, pour prévenir la perte & l'extravasation de la sève, mais c'est surtout, afin de faire connoître les plantes parasites & les insectes qui l'attaquent, & les remèdes qu'on doit y apporter, l'avantage qu'il y a pour les bois, tant de chauffage que de construction, de les écorcer le printems avant que de les exploiter, l'usage qu'on fait de l'écorce de chêne commun pour le tan, du grand chêne verd pour le liége, du cannelier & du cascarille pour les aromates, du quinquina pour la médecine, du lin, du chanvre, de l'ortie, du genêt & de certains arbres des Indes pour des filasses, des nattes, des cordages, des toiles & des étoffes; de l'haulne & du noyer pour la teinture; des bouleaux pour couvrir les hutes, construire des canots, faire des voiles, & pour écrire.

Suivant les occasions que nous avons de parler des racines des plantes, nous indiquons comment il faut les tailler, les rafraichir, les ranger & les garnir en les plantant, les diverses méthodes de leur fournir la nourriture, par la culture, les engrais & les arrosemens, la manière de les visiter & de les couper; enfin les usages

ges divers qu'on en fait pour alimens & pour remèdes, soit aux hommes, soit aux bêtes, pour les teintures, pour les ouvrages des ébénistes, des charpentiers & des charrons, &c.

Nous avons suivi le même plan d'instruction par rapport aux fleurs. Nous en marquons les usages économiques pour des pâtes, des parfums, des remèdes, des essences, des conserves, des confitures, des sirops, des liqueurs, &c. & les considérant plutôt en cultivateur qu'en naturaliste, nous recherchons les contretems qui les empêchent de nouer, & nous y remédions.

Nous exposons, outre cela, l'art de former un herbier, & de conserver toutes sortes de plantes & herbes, avec leurs formes, leurs couleurs, leur odeur, leurs fleurs, leurs feuilles & leurs filiques, &c. Nous donnons des directions pour cueillir, conserver & sécher les fruits & les semens, avec des détails très instructifs sur les fruiteries, les granges, les caves & les tonneaux.

Ainsi la culture des plantes utiles a été le but principal de nos recherches. Tout se rapporte là comme au centre commun, & nous n'avons point craint de multiplier les méthodes d'agriculture, qui doivent en

effet différer suivant la nature du terrain, le climat, l'exposition & les circonstances du cultivateur. Nous caractérisons les plantes salutaires, pour apprendre à les multiplier, & nous signalons les pernicieuses, pour faciliter les moyens de les extirper ou d'en éviter les effets.

Si nous avons rapporté certains météores aqueux & aériens, c'est plutôt jen cultivateur qu'en physicien, plutôt pour donner une idée de leur influence sur les végétaux, que pour expliquer ces phénomènes. En parlant du thermomètre, du baromètre, de l'hygromètre, nous en faisons de même l'application aux opérations champêtres.

Nous avons aussi rassemblé tout ce qui peut répandre du jour sur la connoissance des bestiaux, comme les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons &c; sur le choix qu'on en doit faire; sur leur éducation; sur la perfection de leur race; sur les services qu'on peut en tirer; sur les plantes qui leur sont nuisibles ou salutaires; sur les écuries, &c. Nous décrivons les symptômes de leurs maladies, & dans les remèdes que nous avons indiqués, nous nous sommes attachés aux médicamens les plus communs.

les plus simples, & en même tems les plus éprouvés, qui, comme le dit M. Bourgelaz, sont toujours préférables à cette foule de médicamens précieux & recherchés. Et même afin de nous rendre utiles à un plus grand nombre de personnes, nous avons proposé quelquefois plusieurs ordonnances, entre lesquelles chacun pourra choisir celles qui feront les plus faciles à remplir dans les lieux qu'ils habitent, & dans les circonstances où ils se rencontrent.

1° Nous sommes encore entrés dans un grand détail sur le lait, & l'extrême propriété qu'il exige; sur la laiterie, le beurre & les diverses espèces de fromages, &c.

Nous donnons aussi des directions sur la basse-cour, sur les porcs, les chèvres, les chiens, & sur les colombiers.

Les brebis, les abeilles & les vers à soie occuperont dans cet ouvrage, les places distinguées, que des animaux aussi utiles méritent dans l'économie champêtre.

A l'égard des animaux sauvages & des oiseaux de proie & de volière, nous parlons de leurs ruses, de leurs demeures, de leurs inclinations, de leur nourriture; soit afin d'apprendre à les apprivoiser, à les dompter, à les dresser & à les faire servir à nos commodités ou à nos plaisirs;

soit afin de détruire ceux qui sont mal-faisans, & de profiter des productions & des dépouilles de certaines espèces. Nous donnons, par conséquent, sur la chasse & la fauconnerie, toutes les connoissances que nous avons cru nécessaires, en décrivant les pièges, les ruses, les amorces & les filets, & en indiquant les lieux & les saisons favorables.

Nous enseignons ailleurs, à corriger & à dresser les chevaux; à les manier & à leur donner des allures; à connoître si la selle est bien faite, & la ferrure bien exécutée.

La matière des poissons est un objet si important, que nous l'avons traité dans un grand détail, en donnant dans divers articles, des directions sur la pêche & les différentes espèces de filets qu'on enseigne à faire; sur les amorces & sur les tems propres; sur l'empoissonnement des étangs; sur leur emplacement; sur les chaussées, sur les alvins & les poissons qui conviennent au terrain; sur la castration des poissons ovipares pour les engraisser; sur la conservation du poisson dans les étangs; durant les hivers rigoureux, & sur la conservation du poisson hors de l'eau.

L'histoire naturelle des charençons, & des

chenilles, des fourmis, des hannetons, des perce oreilles, des punaises, des puces, des pucerons, des taupes grillons, des urbecs, des teignes & d'autres animaux, ennemis du genre humain, ou destructeurs des productions de la terre, nous a conduit à proposer divers moyens, pour s'en débarrasser, pour se mettre à couvert de leurs ravages ou pour y remédier.

Par les recettes que nous proposons dans plusieurs articles, pour l'office & la cuisine, on verra qu'on peut faire, à peu de frais, de très bonnes choses, au lieu que souvent on les gâte, faute d'en savoir tirer parti, ou qu'on consomme plus qu'il ne faudroit pour faire quelque chose de bon.

Enfin, comme toutes les richesses de la nature, & les lumières des cultivateurs & des artisans, seroient incapables de mettre les peuples dans l'aisance & de rendre les citoyens heureux, si les soins des cultivateurs & l'industrie des artisans n'étoient pas protégés, favorisés, animés & encouragés par la police & le gouvernement, nous avons donc, pour compléter notre recueil œconomique, jugé à propos d'y introduire divers articles de l'œconomie politique, en suivant les principes lumineux des œconomistes modernes.

On se tromperoit donc extrêmement,

Si l'on regardoit cet ouvrage comme des membres épars & détachés, qui n'ont entr'eux d'autre liaison que celle que leur donne l'alphabet. Ce recueil forme un ensemble systématique, dont il est aisé de trouver les membres séparés dans les divers articles, qui rapprochés & lus de suite, présentent un système complet & harmonique. Ainsi toutes les matières d'économie politique, rustique & domestique, y sont traitées avec une étendue proportionnée à leur importance.

Pour remplir ce plan, nous avons tâché d'associer la précision à la clarté, nous souvenant, que les gens de la campagne, que nous nous proposons sur-tout d'instruire, n'ont pas le loisir de lire beaucoup, & qu'ils sont aisément rebutés dès qu'ils rencontrent quelque difficulté dans le stile d'un Auteur.

L'Ouvrage entier contiendra 14 à 15 Volumes d'environ 40 feuilles chacun :

2.

ESSAI sur les mœurs du sens. A Paris, chez VINCENT, 1768. Vol. in-12 de 313

pages. Livre rempli de vérités, de raison, de bon sens, & assaisonné de cette gaieté franche, qui fait la bonne philosophie. Ce sont des avis adressés : 1°. aux Sociétés d'Agriculture, sur les Cultivateurs ; 2°. aux riches, sur les pauvres ; 3°. au public sur l'éducation ; 4°. aux mères sur l'éducation des filles ; 5°. aux grands & aux petits, sur le luxe ; 6°. aux modernes, sur les anciens.

D ICTIONNAIRE *des passions, des vertus & des vices, ou recueil des meilleurs morceaux de Morale pratique, tirés des Auteurs anciens & modernes, Etrangers & Nationaux.* A Paris, chez VINCENT, rue St. Severin. 1769. 2. Vol. in-8vo. Il ne faut qu'indiquer ce Livre, pour en faire à peu près concevoir l'esprit & la forme. Ce qu'AMELOT DE LA HOUSSAYE, Ecrivain fécond, a fait pour les *Réflexions de la Rochefoucault*, qu'il a rangées & disposées par ordre alphabétique, l'Auteur de ce nouveau Dictionnaire l'a fait plus en grand pour les principaux objets de la Morale. On y trouve des définitions claires, des Règles pratiques, & des Sentimens bien analysés. Un avantage de ce Recueil, c'est que toutes les sources où

L'Auteur a puisé sont citées exactement, c'est qu'on sçait toujours qui nous parle. Le Compilateur n'a point affecté de s'identifier en quelque façon avec les Ecrivains qu'il copie, pour se parer de leurs dépouilles aux yeux d'un grand nombre d'ignorans, qui n'ayant guères lû d'autres livres, ne manqueroient pas de lui faire honneur de ce qu'il n'a jamais ni dit ni pensé. Nous sçavons la réponse qu'on fait à ceux qui depuis long-tems se plaignent du défaut de citations. La vérité, dit-on, est à tout le monde; c'est un bien commun dont chacun peut s'emparer partout où il le rencontre. Eh qu'importe de quelle part il nous vienne! Qu'ai-je besoin de sçavoir précisément quel est l'Auteur d'une Pensée qui me frappe par sa justesse? Que l'on m'instruise, ou que l'on m'amuse, tous les moyens me sont égaux. Voilà le langage que l'on prête ou que l'on suggere souvent à tous les gens superficiels qui veulent avoir l'air d'être instruits, sans rien sçavoir, & pour qui toute espèce de lecture, n'est que l'emploi de quelques momens de loisir, dont ils étoient embarrassés. Quand il seroit indifférent pour le Lecteur de sçavoir qui l'amuse en effet ou l'instruit, le Plagiaire est-il lavé de la honte & du juste mépris qu'il mé-

rite pour sa paresse, son impudence & sa coupable vanité? Mais le Plagiat se déguisant aujourd'hui sous le nom de compilation, celui de compilateur a cessé d'être une injure, & donne une espèce de célébrité. Il sembleroit même à entendre la plupart de ces fameux Copistes, que s'ils ne barbouilloient point de Livres, on ne liroit point avant eux, on lit encore sans eux; osons le dire, on lit trop peut-être, ce qui peut devenir un mal & un très grand mal. Arrêtons-là nos Réflexions.

ODE présentée à Sa Majesté le Roi de Danneemarck. Par M. IMBERT, de Nîmes. A Paris, chez PRAULT, Quai de Gèvres. 7. pag. in 8vo. Cette Ode composée de 23 Strophes, est sans doute beaucoup trop longue. Il faut nécessairement que l'Ode perde en force, en chaleur, même en vraie poésie, tout ce qui excède la mesure de la saillie, de l'enthousiasme, dont les mouvemens doivent s'y faire sentir. Tout Poète discoureur a manqué son but. Voici un petit fragment qui fait regretter que l'Eclair n'ait pas duré plus long tems.

Ton nom cher en tous lieux vole de bouche en
bouche,

• • • • •

Arrête : Que fais-tu ? quelle est ton espérance ?

Monarque ambitieux , amoureux de la France ,
Viens-tu la conquérir ?

Tel que ce Roi fameux , amant de la victoire ,

Voudrois tu dans ta course assujettir la terre ,
Et plus sage que lui triompher , *sans tonnerre* ,
Des Peuples asservis ?

Il nous est venu quantité d'autres Vers faits pour le même Monarque , mais dont nous avons crû devoir épargner l'ennui à nos Lecteurs. Jamais peut-être on n'en a fait plus pour nos Princes. La présence de Sa Majesté Danoise a réveillé tous nos Rimeurs & sûrement en a fait éclore qui ne se doutoient pas de leur talent. On dit que ce Prince étoit obsédé des Poetes & d'Auteurs de toute espèce ; que c'étoit même un spectacle assés curieux que de voir cette foule empressée lui présenter ses productions , & chacun attendre à tour de rôle un mot ou un souris obligeant , comme le gage d'une récompense , mendrée sans doute honorablement sous les auspices des Muses. L'Auteur de je ne sçai quelle Pièce faite encore pour ce Monarque , voulant rimer à *Nord* , s'écrie noblement :

O S ine . j'ignorois quelle seroit ta gloire !

Que Christian un jour descendroit sur ton port.

CAUSES *amusantes* & *connues*. A Berlin, & se trouve à Paris, chez les frères ETIENNE, rue St. Jacques, 1769. Vol. in. 12 de 420 pages. L'Auteur de cette agréable collection l'a faite, dit-il, pour se dépiquer du mauvais accueil qu'un Journaliste fit autrefois à un ouvrage de sa composition, dont il n'épargna ni le fond, ni la forme, ni la substance, ni le stile. Quelqu'un lui fit voir qu'il s'y étoit mal pris. Pour obtenir aujourd'hui le nom d'Auteur; lui dit on, pour se faire même une réputation telle qu'elle, il ne s'agit pas de rien produire de soi, mais de redonner les productions d'autrui. Sur cet avis judicieux, il est rentré dans la carrière, bien résolu de ne rien donner de son propre fond. Si *les causes célèbres* ont réussi, malgré les observations peu amusantes de M. DAMON, que fera-ce *des causes amusantes*, sans observations? Ce Volume comprend vingt mémoires aussi singuliers pour le fond des causes, qu'amusans, en effet, par la forme, ou par la légèreté, l'agrément & la gayeté du stile. On y trouve, entr'autres, le fameux mémoire de l'Avocat OLIVIER, contre le Comte DE NOGENT, qui étoit

étoit devenu très rare ; deux mémoires du célèbre de GENNES ; le mémoire de l'ane, comme on l'appelle, par M. DE LA LAURE, mais auquel on auroit dû joindre celui de M. RIGOLEY de Juvigny, dans la même cause ; le solide & curieux mémoire de M. MARCHANE, dans une affaire de pain béni ; celui de M. MANNO-RY, dans un autre concernant le service des lanternes publiques ; un mémoire de M. COQUELEY de Chauffepierre, pour le paiement d'un portrait ; un autre tout récent de M. BIGOT de la Boissière, Procureur, pour les Coëffeurs des Dames de Paris, contre la Communauté des Perruquiers-Baigneurs ; enfin, le divertissant factum pour la Delle. PETIT, Danseuse de l'Opéra, révoquée & complaignante au public, fait par le feu Abbé DE LA MARRE, Auteur des deux Operas de ZAIDE, de TITON & de L'AURORE. Le Volume est terminé par une suite d'Anecdotes ; & de reparties attribuées à des Avocats, que l'on pourroit beaucoup augmenter. Ce Volume a été si bien reçu du public, que l'Éditeur apparemment ne s'en tiendra point là.

2.

LES Comédiens François ont donné, depuis le 10 Décembre dernier, plusieurs représentations d'HILAS & SILVIE, pastorale d'un acte en vers, par M. ROCHON de Chabanes. L'Auteur suppose une Isle habitée seulement par des Nymphes toutes vouées à Diane & par conséquent Chasseuses. Elles n'ont pas la moindre idée de l'homme, ou se figurent que c'est un monstre plus dangereux que les bêtes féroces, qu'elles poursuivent dans leurs forêts. HILAS, Berger de l'âge d'or est introduit, on ne sait comment, dans cette Isle; il a peut-être été transporté par l'Amour, qui s'y trouve aussi déguisé en Nymphé. SILVIE a rencontré le Berger dans le bois. La vue de ce joli monstre, nouveau pout elle, l'a intéressée & a fait une singulière impression sur elle. Elle raconte l'aventure à ses compagnes. HILAS épris aussi de la Nymphé, la joint, lui peint vivement son amour, & lui inspire des sentimens inconnus jusqu'alors dans cette Isle. SILVIE, qu'ils devoient plutôt éveiller, s'endort apparemment de lassitude, & l'Amour pendant son sommeil vient l'enchaîner avec des fleurs. HILAS la délivre, & pour

prix il obtient son cœur. L'amour se fait connoître aux Nymphes & fait cesser leur indifférence. Cette pièce, dont le fond est partout, doit principalement son succès à l'intérêt qu'y mettent les Acteurs. Il y a des gayetés un peu libres qui la réchauffent de tems en tems, & qu'au défaut d'autres moyens, on a passées à l'Auteur, pour diminuer la fadeur du genre.

L'ACADEMIE Royale de Musique a repris le 24 Janvier la Tragédie Lyrique intitulée d'abord ERNELINDE & maintenant SANDOMIR, Prince de Dannemarck. La *famofité précaire* de cette Pièce (ainsi parle l'Académicien des Arcades) n'a point influé sur l'opinion que nous en avions d'abord conçue; & un nouvel examen n'a fait que confirmer cette opinion. Il ne faut donc plus revenir sur le fond ni sur la forme du Drame, suffisamment apprécié. Le principal changement qu'on y a fait, c'est que, dans le Dénouement, RICHIMER qui payoit la générosité de RODOALD & de SANDOMIR, par le don qu'il faisoit de ses Etats, après sa mort, au Prince Danois, prend ici le parti de se tuer sur le champ, ce qui abrège bien la

procédure. Si l'Auteur, dont ce Poème foible est apparemment le coup d'essai, parvient à faire un second Opéra (Q. D. A.), il voudra bientôt s'ériger en législateur du genre. Il prétend déjà qu'on ne peut plus introduire de merveilles à l'Opéra, qu'il n'en coûte cent mille francs aux Directeurs. Cent mille francs pour un vol, pour des chiffons de nuages, comme les nomme M. R. pour un char, pour des transparens, pour des éclairs à juste prix, &c! C'est donc par économie qu'il renonce aux ressources ordinaires de la Fable. *Nec Deus interfit*: Voilà sa Devise & son Epigraphe. C'est un avis qu'il adresse aux Auteurs Lyriques, pour qu'ils aient à suivre à son exemple, ou plutôt celui des Italiens. Il dit à ce sujet quelque part :

J'ai crû que des Héros, des exploits véritables,
Ranimeroient la sève de nos cœurs.

La sève des cœurs est heureusement trouvée! Quand on s'exprime aussi bien en prose & en vers, comment peut-on être en but aux sarcâmes, ou aux Epigrammes & aux Chançons, que l'Auteur dit avoir effuyées? Quant à la Musique, les petits changemens faits dans cette partie ne pa-

roissent pas être fort goûtés. Le Récitatif & les Airs de Danse n'en sont ni mieux ni plus agréables. Mais rendons justice au Compositeur : Il y a trois beaux morceaux dans son Ouvrage. Ce sont le Chœur du serment au 1er Acte ; le Duo qui termine cet Acte ; & dans le second , un Récitatif obligé dont les deux tiers sont très-bien faits , mais qui finit assez mal.

LES Comédiens François ont donné depuis le 26 Janvier , plusieurs représentations de *l'Orphelin Anglois* , Drame en trois actes & en prose , dont le succès n'a pas été brillant. Voici le sujet de cette pièce. Un honnête Menuisier de Londres a pris aux enfans trouvés un jeune orphelin , pour lui apprendre son métier. Le jeune homme se trouve avoir les plus heureuses dispositions ; il devient non seulement un excellent ouvrier , mais encore si honnête homme , que le Menuisier lui fait épouser sa fille. Cet Artisan , dont on ignoroit la naissance , est l'unique héritier de la Maison de SPENCER , & on lui fait recouvrer les titres qui prouvent son origine & ses droits. Ainsi par les Loix d'Angleterre , l'inégalité des conditions rend son mariage

absolument nul. Mais pour jouir des droits de sa naissance, il faut quitter une épouse aimable & chérie, des enfans auxquels on est attaché, le meilleur maître & le meilleur père, une famille intéressante; il rejette donc généreusement les grandeurs qui lui coûteroient tous ces sacrifices. Sa femme, pour ne point lui céder en générosité, se reproche à chaque instant le tort qu'elle lui fait, & veut lui sacrifier tous ses intérêts, en pressant leur séparation; mais elle ne fait que resserrer les nœuds de l'amour conjugal. Après bien des combats & des incidens, le Souverain touché des rares sentimens du vertueux Orphelin, le dispense de la Loi, agréé son mariage, & le fait rentrer dans tous les droits de sa condition naturelle. Ce sujet est touchant, pathétique, intéressant, mais peu théâtral. C'est un Roman mis en action, & qui n'étoit guères bon qu'à lire. Le Théâtre n'est pas fait, ce semble, pour toutes ces suppositions, pour ces intrigues si compliquées, qui font un effet merveilleux dans les Livres. Le Roman n'est jamais trop chargé d'action, quand il est bien conduit. On peut y multiplier à son gré ces longues tirades de sentiment, & ces scènes attendrissantes qu'y cherchent les femmes & les jeunes gens; les Discoureurs y ont

sur-tout le champ libre. Le Théâtre demande au contraire plus de mouvement que d'action, plus d'expression que de discours. On veut être touché ou amusé au Spectacle; mais on ne veut pas que l'esprit y soit trop occupé de l'art de l'Auteur. Il faut des mouvemens soudains produits par des traits bien frappés ou par des situations naturelles; mais ni ces situations ni ces traits ne doivent point être autant d'énigmes, dont il faille à tous momens demander le mot. Ainsi nous regretterons toujours l'ancienne Comédie, dont le germe ne peut être éteint parmi nous; au défaut même du grand genre, nous reclamerons ce'ui de Dancourt, qui du moins étoit amusant, & qui peignoit des mœurs vraies. Les deux Pièces que vient de donner M. ROCHON DE CHABANNES, semblent nous rappeler ce genre, qui fut quelquefois frondé dans le tems qu'on n'étoit point encore blasé sur MOLIERE, mais qui sûrement n'est pas sans mérite. Il y a dans sa Pastorale comique d'HILAS & SILVIE, ainsi que dans ses VALETS MAITRES, de la gayeté, de la bonne gayeté franche, des charges telles qu'il en faut au Théâtre, du vrai style de Comédie, &c. &c. N'avons-nous pas assez

de Tragédies & de Comique larmoyant ? Pourquoi n'encouragerions-nous pas ceux qui cherchent à nous faire rire, préférablement même aux Ecrivains, qui, pour nous rendre sensibles ou foibles, travaillent à nous amollir, à faire sur nous des impressions plus dangereuses pour l'habitude de l'ame, que toute la bonne humeur de Thalie ne sçauroit l'être pour les mœurs ?

3.

FIGUES d'un goût exquis, & qui mûrissent un mois avant la saison ordinaire. Il est peu d'endroits où toutes les figues qui croissent sur l'arbre viennent en maturité ; ce défaut est commun sur-tout dans les pays où l'air est temperé, comme celui-ci ; car il ne s'agit point ici des pays chauds, qui sont naturels aux figues. Si vous voulez donc les faire meurir toutes, & avant leur saison ordinaire, choisissez sur le figuier les branches qui sont les plus chargées de fruits, & de fruits sains, & les plus avancés ; ensuite, avec la pointe d'un canif, piquez ces branches à un demi-pied au dessous du fruit, & attachez directement, au bas de l'endroit qui aura été piqué, un corpet de parchemin de la hau-

teur, à peu près de quatre doigts. Vous mettrez dans ce cornet de la fiente de pigeons, délayée avec de l'huile d'olive, & vous le couvrirez avec un linge; ce cornet sera attaché avec de l'osier. Ayez attention, tous les quatre ou cinq jours, de mettre une goutte de vôtre huile composée sur chacune des figues des branches piquées, & vous verrez avec plaisir que les figues seront meures un mois avant la saison ordinaire, & qu'elles auront un goût exquis. On nous assure que l'on fait tous les ans avec succès cette agréable expérience.

4.

METHODE facile pour avoir des pommes & des poires, dont les quartiers soient de différentes espèces. Je ne sais si l'on peut imaginer quelque chose de plus curieux que de voir servir sur une table; par exemple; moitié bon-chrétien & moitié bon beurré. On se procure facilement ce plaisir, en observant de mettre ensemble des fruits de la même saison, afin qu'ils meurissent en même tems. Cette première précaution prise, on aura deux écussons de deux différentes sortes de poires ou de pommes, dont les yeux seront

bien sûr ; on fendra la peau du sauvageon sur lequel on se fera proposé de le rentrer, toutefois sans l'ouvrir, & l'on coupera la peau de chaque écusson tout près de l'œil, alors on insinuera le plus proprement qu'il sera possible, dans la fente que l'on aura faite au sauvageon, en sorte que les deux yeux se touchent, & qu'en s'unissant ils ne fassent plus qu'un seul jet.

Ce que j'avance ici est commun à Rome; rien n'est moins rare que d'y avoir des orangiers chargés de fruits, dont un quartier est orange, l'autre citron, & le troisième limon. A mon retour en France, j'ai voulu exécuter la même chose sur des poiriers & des poiriers, j'ai eu le bonheur de réussir tant en fruits d'hiver que d'été; & je ne doute point que les Amateurs du jardinage ne se fassent à leur tour un plaisir de m'imiter.



R E F L E X I O N S

Sérieuses sur la vie humaine.

ETRE dont, j'ai reçu l'existence & la vie,
 Principe nécessaire, éternel, tout puissant,
 Si j'ose envisager ton essence infinie,
 Mon Esprit se confond, mais mon ame te sent,

Que suis-je ? Un rien, indigne créature,
 Que malgré son orgueil les Vers consumeront,
 Un cadavre animé, germe de pourriture,
 Que le tems & la mort bientôt engloutiront.

Douleurs, plaisirs, chagrins, espérances, affaires,
 Formèrent le tissu de mes ans les plus beaux,
 Regrets, dégoûts, remors, infirmités, misères,
 Du reste de mes jours combleront les travaux.

Voilà ce qu'est la vie, & cependant on l'aime !
 Ce Vitillard décrépît, triste objet de pitié,
 Voudroit donner encor la moitié de soi même,
 Pour trainer plus longtemps l'autre affreuse moitié.

Si tout notre destin se bernoit à ce monde,
 Qui pourroit répéter pour bonheur d'être né ?
 Est-il être vivant, sur la terre ou dans l'onde,
 Qui ne fut au dessus de l'homme infortuné ?

Mais , si pour rendre une ame a jamais bien heu-
reuse ,

Le terrestre voyage , est l'unique moyen ,
Que la condition soit encor plus affreuse ,
Le prix qui brille au bout l'en dédomage bien.

Esprit si consolant d'une meilleure vie ,
De vos divins attraits venez remplir mon cœur ,
Que des œuvres ma f i sontenue & suivie ,
De mon ame , au plutôt bannisse la tiédeur.

Quel que soit le grand but du Créateur des Hommes
Adorons en silence un secret si profond ;
Lui seul fait la raison de tout ce que nous sommes ;
Mais d'un bonheur futur sa bonté nous répond.

Ne croies point amis , trouver dans mon langage ,
De la mélancolie un ténébreux accès
Non , grace au ciel , l'esprit libre d'un tel nuage ,
J'envisage sans peur la vie & le décès.

De ces Réflexions , salutaire amertume ,
Je sens naitre de vous une douce gaieté ,
Et tandis que le tems me mine & me consume
Vous serés le soutien de ma fragilité.



V E R S à M.

Q uoi ! Cette Maitresse adorée ,
 Qui sacrifie à ton bonheur ,
 Sa beauté , sa vie , & l'honneur ,
 Par toi sans cesse déchirée ,
 Va donc mourir désespérée.
 Du don qu'elle fit de son cœur ?
 On peut sans crime être volage ,
 C'est la faute de nos désirs ,
 Mais à l'objet de nos soupirs ,
 Le cœur doit toujours son hommage ,
 Quel est l'ingrat ou le sauvage
 Qui peut oublier les plaisirs
 D'un sexe digne qu'on l'adore
 N'exagerons point ses travers ;
 Sans lui l'homme seroit encore
 Farouche au milieu des déserts
 Oui , les femmes qu'on deshonnore ,
 Même , en voulant porter leurs fers ,
 Sont les fleurs qu'Amour fit éclore ,
 Dans le jardin de l'Univers.
 Fidèle ami , censeur utile ,
 N'examine dans mes écrits ,
 Ni l'Ordonnance , ni le stile ;
 Le sentiment en fait le prix.
 Ton esprit brillant & fertile ,
 A le droit d'être difficile ,
 Mais c'est pour ton cœur que j'écriis.



LES PARENS

SUR L'AMOUR

L'EMPORTENT AU VILLAGE

EGLOGUE.

LE rossignol & les autres oiseaux
 Se tenoient tous dans un profond silence ;
 Déjà l'hiver par sa naissance
 Suspendoit le cours des ruisseaux.
 Assis dans son humble chaumière ,
 Ménalque se chauffoit à la flamme légère
 D'un bois qui répandoit une douce chaleur :
 Son front sur ses deux mains , les yeux fixés en
 terre ,
 Son maintien annonçoit les chagrins de son
 cœur.

Il soupiroit : & Daphnis son vieux père
 Etoit à ses cotés , & n'en n'étoit point vu.
 Tremblant , irresolu ,
 Daphnis fixa sur lui des yeux pleins de ten-
 dresse ,
 En cherchant à le rassurer.

DAPHNIS

O mon fils ! lui dit-il , d'où naît cette tristesse ?

Pourquoi t'entends-je soupirer ?
 Hélas ! pour ton bonheur, que puis-je faire
 encore ?
 Parle, découvre-moi ce secret que j'ignore . . .
 Tu ne me réponds point ! . . . ah ! ton injuste
 cœur
 Craint donc, avec le mien, de partager sa peine ?

MÉNALQUE

Pourquoi par ce soupçon accroître ma douleur ?
 O mon père ! ébloui des appas de Clymène,
 Mon cœur osa l'aimer : nous nous aimions tous
 deux ;
 Nous goûtions les plaisirs que donne la tendresse :
 A présent l'inhumaine, en dédaignant mes feux,
 Insulte à mes tourmens, & rit de ma foiblesse.
 Ne s'est-elle jamais présentée à vos yeux ?
 Lorsque suivant ses agneaux dans la plaine,
 Les échos répétoient ses chants mélodieux,
 Je répétois le doux nom de Clymène.
 J'en me rappelle encor ces jours délicieux,
 Où mollement sur la simple fougère,
 Je m'asseyois auprès de ma Bergère.
 Ah ! que dans ces instans je me trouvois heureux !
 Souvent j'é l'endormois au son de ma musette,
 Je voyois sur son sein les zéphirs s'amuser,
 De fleurs alors je chargeois sa houlette,
 Clymène à son réveil me donnoit un baiser
 Mes vœux étoient remplis : mais la mort trop
 cruelle,
 Pour troubler mon bonheur, vint menacer vos
 jours.
 Hélas ! vous le savez, ma tendresse, mon zèle,
 Me firent aussi tôt oublier mes amours.

Sans cesse auprès de vous , tremblant pour votre
vie ,

Vous soustraire à la mort , étoit ma seule envie.
Et l'aurore déjà pour la troisième fois ,
De son éclat naissant embelissoit nos bois ,
Lorsque le souvenir de Clymène offensée ,
Vint attrister mon cœur , & frapper ma pensée.
Près d'elle au même instant je vole avec transport ,
J'implore à ses genoux sa tendresse ou la mort.
Elle fuit mes regards , & d'une voix sévère :
Allez dit-elle , ingrat , chercher une Bergère
Plus fidelle , plus tendre , & plus digne que moi
De fixer vos sermens , vos feux & votre foi.
Cette Bergère enfin autrefois si sensible ,
Qui voyoit loin de moi tous les maux du trépas,
Pour moi seul aujourd'hui devenue inflexible ,
M'ordonne de la fuir , & de ne l'aimer pas.
Depuis cet ordre affreux , toujours dans les alarmes ,
Il ne me reste plus d'autre bien que mes larmes.

DAPHNIS.

O mon fils ! voilà donc ton cœur abandonné
A l'impérieuse yvresse
Dont ma craintive & soigneuse tendresse
L'avoit heureusement jusqu'ici détourné.
Tu ne crains pas de m'avouer la flamme
Qui déjà dans ton ame
Exerce son pouvoir en tyran adoré
Mon enfant , j'en mourrai.
Le mal que ta main soulage
M'est facile à supporter ;
Mais tu verras bientôt succomber mon courage
Au mal qu'à mes tourmens mon fils peut ajouter.

MENALQUE

MENALQUE

Non, je ne croirai pas ce que je viens d'entendre :
 Vous savez trop pour vous combien mon cœur est
 tendre,

Et combien votre fils se croiroit malheureux,
 S'il troubloit le bonheur de vos jours précieux.
 Ah ! si vous connoissiez cette aimable Bergère,
 Dont les douces vertus, dont les simples attraits !
 Ont captivé mon cœur, & causent mes regrets,
 Vous voudriez sans doute en devenir le père ;

Vous taririez la source de mes pleurs ;
 Et sans vous alarmer d'un amour légitime ;
 Vous ne me croiriez point sur le bord de l'abîme,
 Lorsque je marche en un chemin de fleurs.
 Vous vous peignez l'amour comme un Dieu redou-
 table,

Vous ne voyez que ses fureurs :
 Mais ce n'est qu'un enfant aimable
 Pour ceux qui goutent ses douceurs,
 Rends-moi le cœur de ma Bergère,
 Dieu charmant qui fis mon bonheur :
 Fais que sensible à mon ardeur,
 Oubliant pour toujours son injuste colère,
 Sa main vienne essuier mes pleurs,
 Pour prix d'une grace si chère,
 Je veux sur la simple fougère,
 Où j'ai reçu les premières faveurs,
 Construire pour toi seul, avec magnificence,
 Un bosquet qui de fleurs, de myrtes entouré,
 Des temps bravant la violence,
 Te soit à jamais consacré.

D A P H N I S.

O mon fils ! à l'instant qui ferme ma paupière ,
 Ne trompe point l'espoir qui me rendoit heureux ;
 Que je puisse du moins à mon heure dernière
 Être sûr que ton cœur est encor vertueux.

Ecoute : une rose nouvelle

Présentait son éclat naissant

Aux regards adoncis d'un soleil bienfaisant :

Un Papillon aussi beau qu'elle ,

Frapé de ses vives couleurs ,

Sentit pour cette jeune Rose

Ce qu'il n'avoit senti pour aucune des fleurs.

Sur-elle au même instant il vole , il se repose ,

H. site , & lui dit en tremblant ;

• Tout ce que peut dicter le cœur d'un tendre Amant.

Beau Papillon , lui dit la Rose ,

Ne craignez pas que je m'opose

A ce qui peut faire vôtre bonheur.

Mais on prétend que vous êtes volage :

Je n'en crois rien , vôtre air , vôtre langage ,

Tout m'assure de vôtre ardeur ;

Mais je voudrois que vôtre obéissance

A remplir mes souhaits m'assurat sa constance.

Le feu fut de tout tems l'objet de mes desirs :

Partez , comblez mes vœux & ma reconnaissance

Pourra rendre mon cœur sensible à vos soupirs.

Le Papillon , plus prompt que la parole ,

Quitte la Rose , fuit , s'envole.

Il voit une lumière , avec célérité ,

Il veut saisir le feu que la Rose désire ;

Ce feu l'épouvante , il soupire ,

Et puis recule avec timidité.

Sa passion est la plus forte ,

Sur sa frayeur elle l'emporte ,
 Il vient plein d'un nouvel espoir.
 Mais , ô douleur ! une étincelle
 Vole sur lui , le démonte d'une aile ,
 Et le réduit au désespoir.
 En cet état , près de la Rose ,
 Qui le matin à peine étoit éclosé ,
 Il se traîne languissamment ,
 Il la cherche , mais vainement :
 Sans en laisser aucune trace ,
 Un vent léger , le souffle des zéphirs ,
 L'avoit détruite , à peine il en trouva la place !
 O mon fils ! de l'Amour voilà donc les plaisirs ?
 Le même sort t'attend : tu brules pour CLYMENTE ;
 Sans goûter le bonheur , tu n'as que des regrets ,
 Et lorsqu'elle sera plus sensible à ta peine ,
 Le tems aura flétri ses frivoles attraits.
 MENALQUE à ce discours tombe aux pieds de son
 père ,
 L'embrasse , lui promet d'oublier sa Bergère ,
 De ne plus s'occuper qu'à charmer son ennui ,
 Et de n'aimer jamais que ses vertus & lui.



NEUVIEME LOTERIE

De la Ville de Neuchâtel en Suisse, Arrêtée par le Magistrat, le 20. Fév. 1769.

LE Magistrat de NEUCHATEL, ayant été obligé par l'effet des circonstances d'interrompre les Lotteries périodiques qu'il avoit établies pendant les années précédentes, a résolu de les continuer & en propose aujourd'hui une neuvième au public, en suivant toujours le même plan pour le fond Capital, le nombre des Billets & l'arrangement des Lots. Elle se tirera avec les précautions ordinaires, le Vendredi 7^{me} Juillet 1769. Les Billets seront signés par M. BONHOTE Hôpitalier & M. JONAS DE MONTMOLLIN, Ancien Maître des Clefs. Le bénéfice toujours de 10 pour cent se prélèvera sur les Lots. Le paiement s'en fera aussi-tôt 15 jours après le tirage par M. Felix Henri MEURON du Petit Conseil, seul Collecteur de cette Loterie, à Neuchâtel, chez qui le Bureau est ouvert dès à présent.

On trouvera aussi des billets de cette Loterie à Genève, & à la même adresse qu'autrefois, mais on y payera un batz & demi en sus de l'écu neuf qui fait le prix de chaque Billet.

P L A N.

2500 Billets à 4 L argent de Berne soit un Ecu Neuf font L 10000.

1	Lot	de	L 2000	L	2000
1		de	1000		1000
1		de	400		400
2		de	200		400
5		de	80		400
10		de	50		500
30		de	30		900
50		de	20		1000
100		de	10		1000
300		de	8		2400
<hr/>				<hr/>	
500	Lots			L	10000

A V I S.

S. A. S. & Electorale de Cologne, a donné sa permission & sa garantie pour la 8me. Lotterie de ses Etats, qui se tirera au Château de sa Résidence à Bonn, avec toute l'exactitude requise: Cette Lotterie consistera en 50000 Billets, 30000 Lots & 64 primes, distribués en 6 Classes; le fond est d'un Million & demi de florins d'Empire; la mise pour la 1re. Classe qui se tirera le 22me de Mai prochain, n'est que de fl. 2. 15. kr. & pour toutes les Classes 31 florins 30 kr. ce qui ne fait qu'une somme bien médiocre pour les profits considérables qu'on peut faire avec un seul billet, qui court les 6 Classes, le gros lot de la 1re Classe, étant déjà de 10000 florins & celui de la dernière de 100000. On trouvera des Plans & des Billets de cette Lotterie, chez M. KÖHLY Directeur des postes à Bienne & chez M. BERNARD ERMALEIGEN à Bâle proche la Douane, en affranchissant les lettres & l'argent.



L O G O G R I P H E.

DEPUIS long tems je suis fort maltraitée ;
 J'ai beaucoup d'ennemis & de persecuteurs ;
 Il paroît cependant qu'étant fort isolée ,
 La nature voulut m'éviter ces malheurs.
 Mes cinq pieds combinés offriront aux lecteurs
 Un instrument agréable à la chasse ,
 Un métal qui souvent conquît plus d'une place ,
 Une notte en musique , une fleur dont l'éclat
 Charme à la fois les yeux , & flatte l'odorat.
 Ce qui fait sur la terre un fondement solide ;
 Mais qu'on doit éviter sur la plaine liquide :
 Enfin pour me trouver , Lecteur , cherche un Heros
 Dont l'heureuse valeur combat pour mon repos.

*Par Mlle S** T. D. de Vevey.*

A V I S.

DANS le courant du mois prochain , on
 fera à Neuchâtel des montes publiques de
 livres ; on pourra se procurer le catalogue
 des dits livres au Bureau d'Avis de la
 même Ville, gratis, mais en affranchissant
 les lettres.

Le mot de l'Enigme du mois passé est *rhume* , &
 celui du Logogriphe est *cornemuse* , où l'on trouve
corne , *mise* , le mot latin *cor* qui signifie *cœur* , *ar-*
mus , *mer* , *morue* , *ver* , *mère* , *morne* , *mors* , *rose* ,
cœur , *or* , *ours* , *Анимус* , *rus* , *Roma* , *us*

A V I S.

LA nommée Schmid qui s'étoit fait annoncer dans le Journal du mois passé, comme possédant le secret de guérir le ver plat, étant morte; son mari avertit le public qu'il possède le même secret, & qu'on peut s'adresser à lui à Serrières près de Neuchâtel.



T A B L E.

L ETTRE à l'Auteur de la merveilleuse découverte du véritable Auteur du Penthateuque.	pa. 235
Observation Phisico médicale sur l'épidémie dissenterique de l'année 1768.	247
De Paris.	272
Réflexions sur les plaisirs.	281
Pensées.	289
Annonces de Livres & Avis divers.	296
Réflexions sérieuses sur la vie humaine.	339
Vers à M.	341
Les parens sur l'Amour l'emportent au Village. Eglogue.	342
Loterie.	348
Logogriphe.	351
Avis.	352